



N. 3-4 - Mars-Avril - 1916

❖ Année XXXVIII ❖

*Beatus qui intelligit super egenum et pauperem:
in die mala liberabit eum Dominus. [Is. XL.1]*

Sanctus Dominus

❖ DA MIHI

ANIMAS CÆTERA TOLLE

BIBLIOGRAPHIE

Livres gracieusement concédés à notre Direction.

Librairie Téqui 82, rue Bonaparte, Paris.

La Guerre en Champagne. Au diocèse de Châlons. 1 volume in-12. Prix: 3 fr. 50. Publié sous la direction de Mgr Tissier, évêque de Châlons.

Cet ouvrage est le fruit d'une œuvre collective, car quel est l'écrivain qui aurait pu colliger tant de faits, surgissant à la même heure sur les différents points du territoire d'un diocèse vaste par son étendue, s'il ne l'est par le chiffre de sa population. Tous ces collaborateurs ont été groupés par Mgr Tissier, évêque de Châlons; ils étaient animés de son zèle pour la patrie et pour la religion. Ils pouvaient parler en connaisseurs, en adorateurs fervents, de ces églises si belles, si remplies d'histoire, et de souvenirs, aujourd'hui détruites après avoir pendant des siècles survécu aux guerres, aux révolutions, à tous les cataclysmes sociaux.

Qui pourrait lire sans émotion ces récits de l'invasion à Châlons, à Epervilly, à Vitry, à Marnay-le-Montoy, à Sermay, à Esternay, à Baye, à Mourmelon-le-Grand, à Sainte-Ménéhould, à Suippes, dans la vallée de la Tourbe et en Argonne?

Mgr Tissier a ajouté ses nombreuses pages personnelles au livre publié sur son initiative. Il le clôt par une lettre intitulée le *Réve*, de Detaille. C'est le plus digne hommage rendu à l'armée française et le résumé de toutes les épreuves racontées et de toutes les espérances contenues dans le volume.

A travers les champs de bataille: morts et immortels. Consolations à ceux qui pleurent, par l'abbé Paul Delbant. 1 vol. in-12 de XXIII-186 pages. Prix: 2 francs.

C'est le problème de la mort au point de vue catholique remis sous nos yeux, avec tous ses aspects consolants et glorieux. Tout dans la nature semble mourir; nous mourons nous-mêmes. Chaque instant qui passe est un pas vers le trépas. Mais la mort, ce n'est pas une fin, un terme d'aboutissement. C'est une entrée dans la vie, une porte sur l'immortalité, un renouveau dans la gloire.

Les champs de bataille rappellent ces leçons, fortifient ces croyances qui rendent plus facile le

sacrifice de la vie présente et plus estimables les moyens que Dieu nous donne d'assurer le bonheur de la vie immortelle de l'au-delà. Ce livre est bien écrit et tout imprégné de l'atmosphère de feu et de sang où l'Europe se débat. (*Revue Mariale*).

Journal apologétique de la guerre. (1ère série: la *Réponse*, 1 vol. in 12 de VIII-100 pages, avec documents, lectures et illustrations. Prix: 3,50.

Dans cet ouvrage, l'auteur passe en revue, du point de vue apologétique, les événements connexes à la guerre et les controverses qu'ils ont pu susciter. Voici les principaux sujets qu'il traite dans ce volume, consacré à l'année 1914.

Catéchisme de la guerre. — Lois morales de la guerre; — Guerre et expiation. — Le *Syllabus* et la guerre. — La France a juste guerre. — Du sort éternel des soldats tués à la guerre. — La charité chrétienne et le futur traité de paix. — Le réveil de l'âme. — Histoires de catéchisme.

Le clergé et la guerre. — *Papes*: Pie X, — Benoît XV. — *Evêques*: Les défenseurs de la cité. — *Prêtres*: les prêtres à l'armée. — Religieux et religieuses: une nouvelle Congrégation. — Exilées « volontaires ».

Les prières. — A Montmartre. — A Notre-Dame-des-Victoires. — A Notre-Dame de Paris. — A Sainte-Geneviève. — La prière allemande et la prière française. — La question des prières officielles. — Chaînes de prières.

Calendrier liturgique de la guerre. — Sainte Radegonde. — Saint Louis — Saint Michel. — Saint Remy. — Rosaire de guerre. — Saint Denys. — La bienheureuse Marguerite-Marie. — Saint Martin. — Saint Albert. — Saint Nicolas. — Sainte Odile.

En marge de l'Union sacrée. — Aumôniers temporaires. — Bombardements à la gomme à effacer. — Les prêtres et l'origine de la guerre.

Ecrivains chrétiens victimes de la guerre. — Charles Péguy. — Albert de Mun. — Ernest Psichari.

Tous ces sujets, et d'autres encore, sont traités à leurs dates chronologiques: comme l'indique le titre du livre, c'est bien un *journal de la guerre*,

Bulletin Salésien

Organe des Œuvres de D. Bosco

Rue Cottolengo - 32 - Turin

SOMMAIRE: Les Coopérateurs Salésiens	29	Page à relire: Penitence	38
La Consécration des familles au Sacré-Cœur	31	Vie du Vénérable Jean Bosco (suite)	39
Formule de consécration	32	Missions: Inde: L'Orphelinat de Tanjore	47
Les cérémonies qui ont accompagné l'élévation au Cardinalat de Mgr Cagliero	32	Comment le Vénérable Don Bosco a vu en songe Dominique Savio	49
Fête patronale de S. François de Sales et Confé- rence salésienne	37	Des champs de bataille	54
Visiteurs de marque — Trésor spirituel	38	Grâces et faveurs	55
		Coopérateurs défunts	56

Les Coopérateurs salésiens

Il ne peut y avoir de confusion sur le sens du mot *coopérateur*. Ce mot¹ veut dire: quelqu'un qui travaille avec un autre. Plusieurs Ordres religieux ont eu leur Tiers-Ordre composé de collaborateurs laïques.

Ainsi, l'Union des Coopérateurs est le véritable Tiers Ordre de la Société Salésienne. Il y a eu des Coopérateurs Salésiens dès les débuts de l'apostolat de Don Bosco. Tous ceux qui à cette époque l'ont secondé, en lui accordant leur temps, leur argent ou leur protection ont été ses premiers Coopérateurs. Don Bosco nous dit lui-même: « L'œuvre des Oratoires trouva dès son début, de pieux ecclésiastiques et des laïques pleins de zèle qui lui vinrent en aide pour cultiver la moisson dès lors abondante des jeunes gens exposés au danger de se perdre. Ces collaborateurs ou Coopérateurs ont toujours été le soutien des bonnes œuvres que la Divine Providence nous confiait ».

Et comment le faisaient-ils? Écoutez Don Albera nous le dire dans sa lettre annuelle de Janvier 1915: « Le Règlement de la Pieuse Union des Coopérateurs dit que ses membres peuvent accomplir leur mission de quatre manières: les uns travaillent personnellement, dans l'esprit de la Pieuse Union, selon leur position sociale et le milieu où ils se trouvent; d'autres envoient leur offrande aux différentes

œuvres qui ont besoin d'être soutenues et développées, d'autres par leur propagande vont nous recruter des bienfaiteurs, d'autres enfin implorent par leurs prières (1) et leurs bonnes

(1) Un mendiant nous a laissé cet exemple de Coopération à l'œuvre, le jour où a été inaugurée l'église de Marie Auxiliatrice à Turin.

Il était venu à l'église, raconte Don Bosco, s'était approché des sacrements et avait assisté aux autres cérémonies. Il était pourtant bien peiné de ne pouvoir faire une offrande en faveur de la nouvelle église. Mais le bon Dieu lui inspire une idée qu'il met aussitôt à exécution. Le voilà qui sort de l'église, va mendier de porte en porte et réussit à recueillir cinquante centimes. Alors il revient à l'église, fait une prière, puis tout ému il va à la sacristie et dit:

— J'ai glané ces dix sous; c'est toute ma fortune, je les donne pour cette église; je ne puis faire davantage, mais je retourne de suite à l'église prier le bon Dieu d'inspirer à d'autres la pensée de faire des aumônes plus considérables.

Le sanctuaire du reste a été construit en majeure partie avec les aumônes des humbles. Un jour d'été, un bon vieux qui vendait des fruits, passait par le quartier; il apprend que l'on compte uniquement sur les aumônes des fidèles pour bâtir cette église. Il veut y contribuer de son mieux. Il s'adresse au contre maître et lui remet tous les fruits qu'il allait vendre pour qu'ils soient distribués aux maçons; puis voulant, disait-il, achever l'œuvre commencée, il se fait mettre sur les épaules une grosse pierre et monte avec ce fardeau à travers l'échafaudage. Il tremble sous le poids que sa piété lui fait paraître léger. Arrivé en haut il dépose la pierre et s'écrie tout joyeux:

— Maintenant je peux mourir; je suis content, car je pourrai espérer d'avoir quelque part à tout le bien qui se fera dans cette église!

Ces deux hommes ont sans doute fait bien peu au regard du monde, mais Celui qui a exalté le denier de la veuve a dû hautement apprécier leur généreuse coopération.

œuvres la bénédiction de Dieu sur nos travaux ».

On peut donc diviser les Coopérateurs en quatre classes, mais personne ne peut se considérer comme ayant mérité ce titre, s'il ne s'applique à suivre l'exemple de Don Bosco, à vivre de son idéal et à faire régner son esprit dans le milieu où il vit.

On comprendra mieux ces expressions si on veut bien remarquer ce fait que la Divine Providence, au moment où elle donnait à plusieurs l'idée de s'associer étroitement avec Don Bosco, inspirait aussi à d'autres en plus grand nombre la pensée de lui venir en aide selon leurs moyens et selon ses besoins. Don Bosco vit tout de suite la part considérable réservée à ces bienfaiteurs dans son œuvre; et tout en s'appliquant à son travail personnel, il ne négligea pas de diriger de son mieux l'action de ceux que la Divine Providence lui envoyait à l'aide. Leur nombre s'étant accru, il chercha à créer pour eux une organisation. Il était si intimement persuadé qu'ils étaient nécessaires à l'Œuvre Salésienne qu'il eut d'abord l'idée de les incorporer directement dans sa Société. Ainsi dans une des premières ébauches des statuts de la Société Salésienne, on lit: « Tout chrétien quoique vivant dans le monde, au sein de sa famille, peut appartenir à notre Société; le Coopérateur ne fera pas de vœux, mais il s'appliquera de son mieux à mettre en pratique cette partie des règles (de la Société) qui est conforme à son âge et à sa condition ».

La Sacrée Congrégation des Evêques et Réguliers demanda la suppression de ce paragraphe; alors le Serviteur de Dieu modifia ses plans. En 1874, aussitôt après l'approbation définitive des Constitutions de sa Société, il élabora le projet d'une organisation générale de ses coopérateurs, d'abord sous le nom d'*Association chrétienne*, puis d'*Association pour les bonnes œuvres*, et enfin de *Coopérateurs Salésiens ou moyens pratiques pour propager l'esprit chrétien et former de bons citoyens*. Il publia sous ce titre un petit recueil de règles pour les Coopérateurs, recueil qui fut approuvé par le Pape Pie IX.

Trois points essentiels.

Pour savoir exactement ce que le Coopérateur doit être, il faudrait lire tout le règlement de l'association; mais on en peut avoir une idée suffisante par les trois considérations suivantes:

1^o *Le but de Don Bosco, en instituant cette Association était de susciter dans le monde de nouvelles énergies pour le bien.*

« De tout temps, on a jugé que l'union entre les gens de bien leur était nécessaire pour se soutenir mutuellement dans la pratique des bonnes œuvres et se préserver du mal. Nous en avons l'exemple chez les chrétiens de la primitive Eglise, qui, sans se décourager à la vue des périls auxquels ils étaient exposés, n'ayant qu'un cœur et qu'une âme, s'exhortaient mutuellement à demeurer inébranlables dans la foi, et à combattre vaillamment au milieu des assauts qu'on ne cessait de leur livrer. — Le Saint Esprit lui-même nous enseigne cette vérité lorsqu'il dit: Que les forces les plus petites deviennent puissantes par leur union, et que, s'il est facile de rompre une corde isolée, il est très difficile d'en rompre trois entrelacées: *Vis unita fortior, funiculus triplex difficile rumpitur*. Les gens du monde se servent bien de ce moyen pour leurs affaires temporelles. Faudra-t-il que les enfants de la lumière soient moins prudents que les enfants des ténèbres? Non certes, nous qui faisons profession d'être chrétiens, nous devons dans ces temps difficiles nous unir pour propager l'esprit de prière et de charité. Alors il y aura possibilité de supprimer ou d'atténuer le mal qui se multiplie chaque jour davantage ».

2^o *Don Bosco a confié aux Coopérateurs les mêmes œuvres qu'aux Salésiens.*

« Cette Association, continue D. Bosco, ayant été définitivement approuvée par l'Eglise, sera pour les Coopérateurs un lien d'union solide et durable. Son premier objet est de travailler au bien de la jeunesse sur qui repose l'avenir de la société. Mais, ajoute-t-il avec une remarquable humilité, nous ne voulons pas dire que ce soit là l'unique moyen d'atteindre cette fin; il y en a beaucoup d'autres et nous les recommandons vivement selon les circonstances de temps et de lieu. Nous voulons simplement vous en proposer un de plus qui est connu sous le nom d'Union des Coopérateurs Salésiens ».

3^o *Les Coopérateurs doivent vivre selon l'idéal de la Société Salésienne.*

Le but fondamental de la Société Salésienne est la sanctification personnelle de ses membres, par leur genre de vie basé sur une règle commune. Il y en a beaucoup qui se sentent appelés à un genre de vie plus parfait, à la vie religieuse, mais qui en sont empêchés par les circonstances. Ceux-là peuvent adopter un règlement de vie comme celui des Coopérateurs, et c'est pour ce motif que le Souverain Pontife a assimilé cette Association aux anciens *Tiers-Ordres*, avec une différence toutefois: et c'est que ceux-là tendaient à la perfection chrétienne par les exercices de piété et que celui-ci a pour fin principale la vie active par la pratique de la charité envers le prochain, surtout envers

les enfants dont l'âme serait en danger de se perdre ».

Puis Don Bosco ajoute que les Coopérateurs Salésiens sont appelés au même genre d'œuvres que la Congrégation Salésienne; cela veut dire: faciliter l'éducation chrétienne de la jeunesse par les classes de catéchisme, par la préparation aux sacrements, par les Patronages du Dimanche, favoriser les vocations ecclésiastiques, ou encore protéger les jeunes ouvriers en les mettant là où leur foi sera respectée, soutenir les institutions qui assistent le jeune homme dans les années si difficiles de l'adolescence et de la jeunesse.

Don Bosco fait remarquer avec insistance que ce qu'il propose est une *méthode pratique*; il veut par là écarter l'idée d'association ou cercle dédié aux lettres ou aux sciences, ou encore à la propagande de la bonne presse; non, c'est simplement une union de gens qui s'appliquent en commun à s'occuper leur prochain, qui doivent surtout agir, et sont disposés à sacrifier leur temps, leurs moyens et leurs distractions pour opérer le bien. Cette association est absolument étrangère à la politique. Tout ce qu'elle demande, c'est qu'on lui vienne en aide pour élever la jeunesse et par là travailler au bien de la Société.

En résumé.

Ce court exposé nous permet de préciser plus exactement en quoi doit consister l'action d'un Coopérateur. Ce n'est pas uniquement d'être le soutien naturel de nos Maisons; mais il faut que ce soit un apostolat actif qui s'inspire des mêmes méthodes que celui des Salésiens eux-mêmes — c'est comme une extension de l'œuvre Don Bosco à travers le monde. Il y en a beaucoup qui confondent avec les Coopérateurs ceux qui accordent leurs aumônes ou leurs sympathies à nos Instituts. Certes les uns comme les autres sont des admirateurs de Don Bosco et des soutiens de ses œuvres; mais le plus humble des Coopérateurs, et qui n'a pas les moyens de les aider largement, saura s'appliquer à l'exemple des Salésiens à faire régner la charité du Vénérable dans son entourage et partout où l'occasion s'en présentera, parce que c'est là son idéal et le but de ses efforts. On voit dès lors que ce que Don Bosco avait surtout en vue, c'était de guider les âmes vers la perfection et de procurer la gloire de Dieu; le Coopérateur devient ainsi un nouveau témoignage de l'héroïque zèle qui embrasait le cœur de notre Vénérable Fondateur.

L'Archevêque de Bologne, Mgr Gusmini — qui vient d'être créé Cardinal en même temps

que Mgr Cagliero, au dernier Consistoire — au cours d'une Conférence donnée dans l'église où a été tenu le premier Congrès des Coopérateurs Salésiens, a développé cette partie du programme de l'Association; puis il a ajouté: « Si les Coopérateurs s'attachent fidèlement au programme de Don Bosco, je me ferai un bonheur de les regarder comme de vrais Coopérateurs, non seulement de l'œuvre Salésienne, mais des œuvres du diocèse qui a été confié à mes soins ».

Et c'est justement ce que Don Bosco attendait de ses Coopérateurs.

CONSÉCRATION DES FAMILLES AU SACRÉ-CŒUR.

Cette consécration dont nous avons entretenu nos lecteurs dans notre n° de Juillet 1915 n'est point une innovation comme l'a récemment démontré le Bulletin du Vœu National.

Depuis plus de deux siècles, un grand nombre de familles s'étaient consacrées à Celui qui avait dit: « Je bénirai Moi-même les maisons où l'image de mon Sacré-Cœur sera exposée et honorée. — Je mettrai la paix dans leurs familles ». Mais voici que l'heure est enfin venue, où le Vœu National donne satisfaction à une demande précise de Notre-Seigneur. La Basilique dresse au-dessus de Paris ses murailles blanches. Des archiconfréries très puissantes y organisent l'adoration, la prière, la pénitence, et dès 1889, elles recommandent instamment aux familles de se consacrer au Cœur de Jésus. 1889! Deux siècles auparavant, le 17 juin 1689, en effet, le Sacré-Cœur apparaissant à la Bienheureuse Marguerite-Marie lui manifestait le désir que la France lui fût spécialement et publiquement consacrée. Il voulait que la France Lui rendît un culte social, et par elle, établir dans le monde son règne universel. Cet appel resta sans effet. Et voilà qu'un siècle plus tard, jour pour jour, le 17 juin 1789, le tiers-état en révolte se proclamait Assemblée constituante et votait la Déclaration des Droits de l'Homme. L'ère de la Révolution commençait... N'était-il pas temps de la clore en proclamant les Droits de Dieu, et de répondre aux désirs de Jésus-Christ en consacrant officiellement la France à son divin Cœur? Oui, sans doute, mais puisque sous cette forme, ce ne pourrait être encore qu'un impossible souhait, n'y avait-il pas lieu du moins de réaliser cette consécration au sein des familles chrétiennes? C'est ce que « le Messager du Cœur de Jésus » et le « Bulletin du Vœu National », se demandaient simultanément dans ce second centenaire de 1689...

Le Vœu National provoqua cette consécration dès février 1889. Il prévoyait déjà que l'image du Sacré-Cœur serait installée dans l'endroit le plus noble de la maison comme sur un trône, ainsi que

s'exprime S. S. Benoît XV dans sa lettre au R. P. Cranley Boevey, l'un des apôtres les plus actifs et les plus zélés de cette consécration des familles — lettre que le *Bulletin Salésien* de Juillet 1915 a reproduite. Cet acte de foi, de confiance et d'amour devait se faire par le chef de famille, par le plus ancien des ascendants, au nom de tous, parents, enfants, serviteurs qui en cet instant solennel, sont vraiment *cor unum et anima una*, un seul cœur et une seule âme. Et comme c'était un acte religieux par excellence, la présence du prêtre, sans être autrement nécessaire, était considérée comme hautement désirable. Une formule était mise la disposition de tous, dont les mots simples et pleins précisaient le but et la portée de cette cérémonie, qui n'était pas une prière mais un contrat passé entre le Cœur de Jésus et la famille, promettant désormais de reconnaître le Christ comme son Roi et de mieux répondre aux exigences de son amour. Un procès-verbal de cet acte devait être dressé en double exemplaire, dont l'un serait gardé dans les archives de la famille, tandis que l'autre parviendrait au sanctuaire de Montmartre pour figurer au Livre d'Or des familles consacrées. Il n'y a donc pas d'exagération à dire que depuis plus de vingt-cinq ans, l'œuvre du Vœu National a donné à la consécration des familles son allure définitive, immédiatement approuvée par l'épiscopat français. Depuis lors on n'y a apporté que des modifications de détails.

Après le R. P. Cranley Boevey, voici un autre religieux le R. P. Ansuini, qui s'est dévoué à la même œuvre, et qui a reçu à son tour dans une audience particulière une lettre autographe de S. S. dont voici la teneur :

BENOIT XV PAPE.

Nous souhaitons que toutes les familles chrétiennes se consacrent au Divin Cœur de Jésus, et nous bénissons dès maintenant toutes les familles qui concourront ainsi à la reconnaissance sociale de la souveraineté d'amour du Sacré Cœur de Jésus dans les familles chrétiennes.

Aux personnes qui désirent une formule qui précise bien le sens de cette consécration, nous proposons la suivante, composée par le Pape Pie X de sainte et vénérée mémoire.

Formule de consécration.

Cœur sacré de Jésus, vous qui avez manifesté à la bienheureuse Marguerite-Marie, le désir de régner sur les familles chrétiennes, nous venons aujourd'hui proclamer votre royauté la plus absolue sur la nôtre.

Nous voulons vivre désormais de votre vie; nous voulons faire fleurir dans notre sein les vertus auxquelles vous avez promis la paix dès ici-bas; nous voulons bannir loin de nous l'esprit mondain que vous avez maudit.

Vous règnerez sur nos intelligences par la simplicité de notre foi; vous règneriez sur nos cœurs par l'amour sans réserve dont ils brûleront pour vous et dont nous entretiendrons la flamme par la réception fréquente de votre divine Eucharistie.

Daignez, ô divin Cœur, présider nos réunions, bénir nos entreprises spirituelles et temporelles, écarter nos soucis, sanctifier nos joies, soulager nos peines! Si jamais l'un ou l'autre d'entre nous avait le malheur de vous affliger, rappelez-lui, ô Cœur de Jésus, que vous êtes bon et miséricordieux pour le pécheur pénitent. Et quand sonnera l'heure de la séparation, quand la mort viendra jeter le deuil au milieu de nous, nous serons tous et ceux qui partent et ceux qui restent, soumis à vos décrets éternels. Nous nous consolons par la pensée qu'un jour viendra où toute la famille réunie au ciel pourra chanter à jamais vos gloires et vos bienfaits.

Daigue le Cœur immaculé de Marie, daigne le glorieux patriarche saint Joseph, vous présenter cette consécration et nous la rappeler tous les jours de notre vie!

Vive le Cœur de Jésus notre Roi et notre Père!

Cette prière a été enrichie par S. S. Pie X d'une indulgence plénière: 1. le jour de la consécration; 2. à l'anniversaire de la consécration; 3. à la fête du Sacré-Cœur

Les cérémonies qui ont accompagné l'élévation au Cardinalat de Mgr Cagliero

Lorsque Mgr Cagliero eut été promu à l'Épiscopat, Don Bosco voulut que le *Bulletin Salésien* du mois suivant (Décembre 1884) prenne occasion de ce fait pour parler de « l'ineffable dignité de l'Épiscopat Catholique » et ranimer « au cœur des bons chrétiens » les sentiments « de vénération, d'affection et d'obéissance qu'ils doivent avoir envers leurs Pasteurs ».

En parlant aujourd'hui pour la seconde fois du nouveau Prince de l'Eglise, nous avons cru à propos de donner un aperçu des cérémonies

qui accompagnent d'ordinaire l'acte solennel de l'élévation au Cardinalat; et en même temps nous donnons de larges extraits de l'allocution pontificale avec la certitude d'avoir nous aussi « l'approbation de nos Coopérateurs et Coopératrices qui ont au cœur une foi si vive et un si ardent amour envers la sainte Eglise Romaine ».

Le matin du 6 Décembre, S. S. le Pape Benoît XV tenait un Consistoire secret pour la nomination de nombreux évêques et la création de six nouveaux Cardinaux.



Son Eminence le Cardinal Jean Cagliero
de la Pieuse Société Salésienne.

En accomplissant cet acte, l'auguste Pontife a prononcé, selon l'usage, une allocution dans laquelle il déplore de nouveau les horreurs de la guerre.

Il exprime sa commisération pour les infortunés Arméniens et insiste sur le désir d'une paix rapide, mais juste et durable.

Le Pape n'admet et ne préconise qu'une sorte de paix: celle qui sera conforme à la justice. Telle est l'idée capitale de l'allocution que Benoît XV a prononcée au Consistoire. Le Pontife ne conçoit même pas un autre genre de paix. Toute lésion grave du droit que viendrait à sanctionner un traité serait un triomphe de la violence qui prolongerait un virtuel état de guerre, après même que les armes auraient été déposées.

C'est cette paix réalisant la justice que le vicaire de Jésus-Christ, en face des horreurs de la guerre, aspire à voir se conclure, car il n'est point d'ailleurs à ses yeux de paix durable, possible, en dehors de conditions qui satisfassent effectivement et pleinement à toutes les exigences de la justice, quelles que soient la force ou la faiblesse actuelle ou future des nations présentement engagées dans le conflit.

Puis il ajoute :

« Pour remplir les vides qui se sont produits dans le Sacré Collège, nous avons déterminé de vous donner des collègues d'une éminente vertu. Nous les avons choisis en nombre égal dans l'un et l'autre clergé; nous les avons choisis parmi ceux qui ont le mieux réussi dans le gouvernement de leurs Eglises, ou dans leurs fonctions de représentants du St. Siège auprès d'autres Gouvernements ou encore qui se sont consacrés à l'éducation de la jeunesse ou à l'extension du règne de Jésus Christ. Nous sommes persuadés qu'ils mettront tous leur sagesse et leur activité à notre service, pour le plus grand bien de la cause catholique ».

Après l'allocution pontificale, Mgr d'Amico, Maître des Cérémonies, prenait place sur un carrosse des Palais Apostoliques et se rendait au domicile de chacun des nouveaux élus présents à Rome: il était accompagné du Secrétaire d'Etat porteur des billets et du Chevalier Marius Rossi, Secrétaire de la Chancellerie Apostolique, porteur des décrets consistoriaux.

Mgr Cagliero était à peine arrivé le matin à Rome et était descendu à la Maison Salésienne du Sacré Cœur, via Marsala. Après avoir célébré la Ste Messe, il s'était préparé à recevoir les envoyés du Vatican.

« Dans la vaste cour de l'Institut du Sacré-Cœur dit *l'Osservatore Romano*, sont disposés en nombreuses files les élèves avec la musique instrumentale; d'autres élèves sont dans le

vestibule ou dans les salles pour servir de guides aux nombreux visiteurs. Le carrosse portant les messagers de l'heureuse nouvelle est salué à son arrivée par les joyeuses notes du concert.

« Mgr Cagliero entouré du Recteur Majeur de la Congrégation Salésienne, le R. P. Don Albéra, de l'Inspecteur Salésien Don Conelli, du Directeur Don Tomasetti, reçoit le message pontifical et le remet à Don Albéra lui même pour qu'il en donne lecture. Puis, en retour des souhaits et félicitations que lui adresse Mgr d'Amico, il répond en quelques mots bien sentis, remerciant le Saint Père de cette haute dignité dont il a voulu le revêtir: s'il s'en réjouit, c'est à cause de l'honneur qui en revient non pas à son humble personne, mais à la Congrégation Salésienne, qui depuis quarante ans, avec l'aide de Dieu et de la Sainte Vierge exerce un ministère si utile aux âmes. Il ajoute qu'il accepte de grand cœur non seulement les honneurs, mais aussi les charges de la pourpre romaine, et qu'il est disposé, malgré son âge avancé à mettre ses services à la disposition de l'Eglise, fidèle aussi à cet égard aux enseignements de son vénéré Maître Don Bosco qui disait que le temps du repos n'est pas la vie présente mais celle de l'éternité ».

Aussitôt après, ont commencé les visites dites *de chaleur* qui ont continué encore le lendemain, et ont donné une preuve éclatante de l'estime qui entoure le nouveau Cardinal. Ainsi, a-t-il vu venir à lui tous les Cardinaux alors présents à Rome, et un grand nombre d'Archevêques, évêques et prélats; les titulaires de diverses Légations accréditées auprès du Saint-Siège, les Supérieurs des Ordres Religieux et les Directeurs des Collèges ecclésiastiques et des Séminaires, ainsi qu'un grand nombre de laïques.

L'imposition de la barrette.

L'après-midi du 8 Décembre, solennité de l'Immaculée Conception, le Saint Père a imposé la barrette cardinalice aux nouveaux Cardinaux présents à Rome. Une fois terminée la cérémonie, les Cardinaux se rangeaient devant le Souverain Pontife, et le Cardinal Jules Tonti, en son nom personnel et à celui de ses Collègues, offrait à Sa Sainteté ses plus vifs remerciements pour la haute bienveillance avec laquelle il les avait agrégés au Sacré Collège. Il rappelait les devoirs du Cardinalat, et promettait de satisfaire de tout son pouvoir aux obligations qu'impose cette dignité, afin de répondre à l'attente du Saint Père.

Le Vicaire de Jésus Christ a répondu par cet affectueux discours:

Le Divin Sauveur après avoir lavé les pieds à ses disciples leur demanda s'ils avaient bien compris le sens de ce qu'il venait de faire pour eux: *scitis quid fecerim vobis?* (Jean XIII, 12). Pour Nous, il ne Nous est pas nécessaire de demander aux nouveaux Cardinaux s'ils ont bien compris la signification de la cérémonie que nous venons d'accomplir pour eux, par l'imposition de la barrette cardinalice. Leur doyen, se faisant aussi l'interprète de ses Collègues, a répondu d'avance à la demande *scitis quid fecerim vobis?* que j'aurais pu leur adresser après leur avoir remis un des principaux insignes de leur nouvelle dignité. Nous pourrions nous contenter de recueillir les paroles qui ont retenti il y a peu d'instant dans cette enceinte; Nous pourrions Nous borner à reconnaître que l'imposition de la barrette rappelle à la fois de grands devoirs et suppose des mérites singuliers.

Mais pourquoi ne pas ajouter que dans le cas actuel, ces mérites sont réellement tels qu'on les devrait supposer? De l'Europe et de l'Amérique s'élève un concert unanime d'admiration pour les preuves du zèle intelligent et éclairé qui ont brillé chez ceux d'entre vous à qui le Saint Siège a confié des missions délicates et la charge de le représenter auprès des gouvernements étrangers (1); il y a d'autre part quatre diocèses d'Italie qui dans la direction des autres ont reconnu la charité du père suavement unie à la science du maître et à la prudence ferme du juge (2).

Pour ne pas offenser votre modestie, digne fils du Vénérable Don Bosco, nous faisons à peine allusion aux fécondes fatigues apostoliques, endurées par vous pour porter la lumière de l'évangile aux peuples qui étaient assis dans les ténèbres et les ombres de la mort.

Vous avez marché glorieusement sur les pas de St Joseph Calasanz, Vous (3), qui auprès du Sanctuaire de Savone, votre ville natale, avez appris de quelle *miséricorde* (4) il faut entourer la jeunesse, quand on veut la guider aux pâturages de la véritable doctrine et d'une sincère piété.

Et Vous (5), vous avez été l'émule de l'apôtre aussi bien que du maître, Vous qui vous êtes noblement distingué, d'abord dans la carrière littéraire (6) puis dans le ministère sacré, de manière à nous persuader que Dieu vous avait préparé à recueillir dans un moment solennel, l'héritage de Notre affection envers nos inoubliables enfants de Bologne.

Ce sera donc une vérité absolument incontestable que la dignité cardinalice suppose un grand nom-

ber de mérites chez celui qui en est revêtu; et on peut dire également que l'imposition de la barrette aux nouveaux Cardinaux rappelle cette supposition; mais Nous ajouterons, Nous, que dans le cas présent cette supposition correspond à la réalité des mérites.

L'interprète de vos sentiments à tous, comme s'il eût voulu une seconde fois prévenir Notre demande: *scitis quid fecerim vobis?* a dit aussi que l'imposition de la barrette cardinalice rappelle les graves devoirs que s'impose celui qui entre dans le Sénat de l'Eglise. Mais lui même ne s'estimant pas satisfait de proclamer cet éloquent souvenir, a voulu en outre déclarer en son nom et au nom de ses collègues que votre regard serait toujours fixé sur cette nouvelle bannière, pour qu'elle vous inspire une ardeur toujours plus vive, un zèle toujours plus constant dans la pratique de ces graves devoirs. Notre cœur s'en réjouit, ô fils bien aimés parce que Nous y voyons toujours mieux se justifier l'espoir que Nous avions en vous élevant au cardinalat de trouver en vous un concours intelligent, généreux, empressé dans le gouvernement de l'Eglise.

Car si vous n'êtes pas tous destinés à demeurer constamment auprès de Nous, il est évident que ceux à qui est préparé un champ d'action éloigné de Rome doivent défendre pareillement l'honneur du Siège Apostolique, travailler également à la défense de la doctrine catholique et de la vertu chrétienne. De même qu'un père ne peut se trouver en personne partout où l'honneur de sa famille est en jeu, et qu'il confie à d'autres une partie de ses sollicitudes, de même le Souverain Pontife n'accomplit pas les devoirs de son ministère sans le concours des Evêques qu'il a préposés au gouvernement des divers diocèses; et là où des raisons particulières l'y engagent, il ajoute au manteau d'évêque la pourpre du cardinal, pour donner plus d'autorité et d'efficacité à l'action de ses coopérateurs éloignés.

Il suit de là que les Cardinaux, quelle que soit leur résidence, sont toujours membres d'un même corps; et il est aisé de comprendre qu'ils doivent se tenir toujours étroitement unis au chef de ce corps dont ils sont les membres; Nous Nous réjouissons d'avance de cette union avec nous, que vous affirmez être plus intime depuis la haute dignité que Nous vous avons conférée. Oh! qu'il nous est doux de vous assurer à notre tour que Notre cœur lui aussi éprouve un redoublement d'affection pour Vous, désormais unis à Notre Personne par un lien plus étroit. C'est de cette affection ainsi agrandie que Nous nous inspirons en faisant les vœux les plus sincères pour vos personnes et pour l'heureuse issue des affaires qui pourront vous être confiées.

La circonstance même du jour où Vous recevez les premiers insignes de votre nouvelle dignité, nous ouvre le cœur à la douce espérance que votre *vie de Cardinaux* sera féconde en œuvres utiles à l'Eglise, puisqu'elle débute sous les auspices de la Vierge Immaculée: on pouvait déjà dire de deux d'entre vous (1) que leur berceau avait été

(1) Leurs Em. les Cardinaux Tonti et Gusmini sont

(1) Leur Em. les Cardinaux Tonti et Cagliero

(2) S. Em. le Cardinal Mistrangelo, archevêque de Florence, précédemment évêque de Pontremoli, et S. E. le Cardinal Gusmini archevêque de Bologne, précédemment évêque de Foligno.

(3) S. Em. le Cardinal Mistrangelo.

(4) Allusion au Sanctuaire de N. D. de la *Miséricorde* près de Savone.

(5) S. Em. le Cardinal Gusmini.

(6) S. Em. le Cardinal Gusmini est l'auteur de plusieurs ouvrages d'enseignement, entr'autres d'une Histoire de la littérature italienne très estimée.

béni par la Vierge Immaculée; aujourd'hui de vous quatre on peut affirmer que la Vierge elle-même a béni leur entrée à la vie de Cardinal. L'intercession d'une si auguste Patronne rendra certainement efficace la bénédiction que Nous voulons en ce moment solennel impartir à Vous et à tous ceux qui sont venus ici vous faire couronner.

Le « digne fils de Don Bosco » lui aussi a vu avec joie cette coïncidence de la fête de l'Immaculée. C'est en effet le 7 Décembre 1884 qu'il a reçu la Consécration épiscopale dans le Sanctuaire de Marie Auxiliatrice; et c'est le 7 Décembre 1887 qu'il rentrait à l'Oratoire pour assister Don Bosco dans son passage à l'éternité; et que d'autres circonstances a-t-il dû encore se rappeler qui ont rendu et rendront le 8 Décembre particulièrement cher à tous les Salésiens!

Le Consistoire du 9 Décembre.

L'imposition du chapeau — Le second discours de rite pour la Cause du Vén. Don Bosco — Remise du Panneau — Désignation du titre et des Congrégations — Cérémonie de prise de possession.

Le 9 Décembre le Saint Père a tenu un *Consistoire public* pour remettre le chapeau de Cardinal à leurs Em. les Cardinaux Tonti Mistrangelo, Cagliero et Gusmini. La cérémonie a eu lieu avec la splendeur accoutumée dans la Salle des Béatifications.

A l'entrée du Pape, les Chapelains Chantres pontificaux chantent l'antienne *Tu es Petrus*. Le Saint Père s'assied sur le trône; et plusieurs Cardinaux sortent de la Salle pour aller à la rencontre de leurs nouveaux Collègues et les introduire au Consistoire.

En même temps les Prélats officiers de la Congrégation des Rites et les Avocats Consistoriaux s'approchent du trône Pontifical, où l'avocat, le comte Santucci, plaide pour la deuxième fois la Cause de Béatification et Canonisation du Vén. Don Jean Bosco, fondateur de la Pieuse Société Salésienne.

Quant aux nouveaux Cardinaux, après avoir fait trois profondes prostations, ils s'approchent du Saint Père, lui baisent la main et le pied, reçoivent son accolade, puis celle de leurs vénérés Collègues.

Le plaidoyer de la Cause achevé, les nouveaux Cardinaux reviennent devant le trône du Saint Père qui, assisté des Cérémoniaires Pontificaux, leur impose avec la formule d'usage le chapeau de Cardinal.

nés l'un et l'autre au lendemain de l'Immaculée Conception; le premier, le 9 Décembre 1844; le second, le 9 Décembre 1855.

Le Vicaire de Jésus Christ s'étant retiré, le Sacré Collège se rend processionnellement en corps à la Chapelle Sixtine, précédé des Chantres Pontificaux qui chantent le *Te Deum*.

A la fin de cet hymne, pendant lequel les nouveaux Cardinaux sont demeurés prosternés la tête couverte de la cappa magna, S. Em. le Cardinal doyen récite sur eux l'oraison *super creatos Cardinales*; et au sortir de la Salle, les nouveaux Cardinaux reçoivent de leurs collègues une seconde accolade.

Le Consistoire public ainsi terminé, il y a eu dans la Salle ordinaire le Consistoire secret où le Saint Père après avoir publié la liste d'un grand nombre de nouveaux Archevêques et Evêques passe l'Anneau Cardinalice aux nouvelles Eminences et leur désigne leur titre, c'est à dire l'une des églises de Rome les plus vénérables par leur ancienneté. A S. Em. le Cardinal Cagliero est échu le titre presbytéral de *S. Bernard aux Thermes*. Cette désignation nous a été des plus agréables, ce titre ayant été précédemment celui du Cardinal Gasparri, Secrétaire d'Etat et notre Vénéré Protecteur, et avant lui du Cardinal Sarto, qui fut le Pape Pie X.

Le même jour le Saint Père a fait remettre aux nouveaux Cardinaux par la Secrétairerie d'Etat l'indication des Congrégations dont ils vont faire partie.

Le Cardinal Cagliero est membre de la Congrégation des Religieux, de la Propagande, des Rites Orientaux, et des Rites.

Prise de possession du titre Cardinalice.

C'est le Dimanche 12 Décembre qu'a eu lieu pour le Cardinal Cagliero la cérémonie de prise de possession de son église titulaire. En voici les détails d'après l'*Osservatore Romano*:

« L'artistique église de Saint Bernard aux Thermes avait été ornée et illuminée pour la prise de possession de S. E. le Cardinal Cagliero; du côté de l'évangile était dressé le trône pour S. Eminence.

« A 16 heures précises, le Cardinal a fait son entrée dans l'église, accueilli par les RR. PP. Cisterciens ayant à leur tête le Général de l'Ordre, le Procureur Général, et le Père Abbé de Ste Croix de Jérusalem.

« S. E. après l'acte d'adoration est allé au trône, et Mgr Piacenza, Protonotaire apostolique a lu la Bulle pontificale de nomination; puis le Rév. Dom Giusti a adressé ses félicitations au nouveau titulaire, au nom de l'Ordre

Cistercien qui s'estime très honoré d'avoir pour titulaire de S. Bernard S. E. le Cardinal Cagliero, honneur et gloire de la Société Salésienne.

Il a retracé l'histoire de l'ancienne église depuis sa fondation et a fait remarquer que le premier Cardinal titulaire de S. Bernard a été le Cardinal Bona, de Mondovì, presque un compatriote du nouveau titulaire. Il concluait en faisant profession d'obéissance en son nom et à celui du Clergé de l'église.

« S. Em. a répondu avec de nobles expressions de remerciement. Puis, dans une forme toute apostolique, — digne du missionnaire qui pendant 40 années a parcouru les immenses régions de la Pampa et de la Patagonie, pour répandre la lumière de l'Evangile et les splendeurs de la civilisation, — il a fait ressortir l'admirable disposition de la Providence sur cette église. Dieu avait décrété que sur les ruines de la civilisation païenne s'élèverait le splendide édifice de la civilisation chrétienne; ainsi a-t-il fait en sorte que ce monument construit par les premiers chrétiens, condamnés à ce travail à cause de leur foi, arrosé de leurs sueurs et de leur sang devienne par la suite un temple du vrai Dieu et qu'il soit dédié à l'un des premiers et des plus éminents docteurs de l'Eglise, à ce Docteur qui s'est fait remarquer par un triple amour: l'amour de la perfection chrétienne, de

la Vierge sans tache et du Vicaire de Jésus Christ.

« Ces trois amours, ajouta-t-il; je les ai appris moi aussi, dès mes plus tendres années à l'école du Vénérable Don Bosco. Cet insigne Maître et Père nous faisait tendre à la perfection, voulait faire de nous des Sauveurs d'âmes, et avait soin de nous conduire souvent aux pieds de la Vierge pour y puiser de nouvelles énergies et aux pieds du Vicaire de Jésus Christ pour augmenter en nous le trésor de la foi. A son lit de mort ce tendre Père a voulu encore une fois me confier ce précieux héritage.

« Ces paroles ont été suivies du chant du *Te Deum*; puis le nouveau Cardinal est allé dans la sacristie pour apposer sa signature à l'acte de prise de possession.

Etaient présents à la cérémonie S. G. Mgr Marengo, évêque de Massa Carrara; les RR. P.P. Abbés De Bie, Magnanensi et Fanucci; Mgr Salotti et Mgr Lauri; Don Albéra, Supérieur général des Salésiens, avec les Rév. Don Ricaldone, Don Munerati, Don Conelli et Don Tomasetti, un neveu et un petit neveu du nouveau Cardinal; les élèves du Collège de la Propagande; les élèves de l'Institut du Sacré Cœur et de nombreuses représentations.

Après cette cérémonie, a eu lieu à l'Institut du Sacré-Cœur une réception solennelle en l'honneur de Son Eminence.

FÊTE PATRONALE DE S. FRANÇOIS DE SALES et Conférence Salésienne

La solennité de S. François de Sales a été célébrée avec beaucoup de piété et de dévotion, le 29 janvier, précédée d'une neuvaine et d'un triduum religieusement suivis par une nombreuse assistance.

Le jour de la fête, Grand Messe pontificale célébrée par S. G. Mgr Serafini, évêque de Biella. Le chœur a exécuté sous l'habile direction du maestro Dogliani la grandiose Messe de Haller.

Au Vêpres, avec assistance pontificale, le panégyrique du Saint a été donné par un ancien élève de l'Oratoire, M. l'abbé Capra, curé de Frassinetto. Il a considéré en S. François de Sales le missionnaire et le docteur, et a ajouté que Don Bosco et ses institutions étaient une prolongation du ministère de ce Saint.

Le lendemain, avait lieu la conférence d'usage

dans l'église salésienne de S. Jean l'Evangéliste. Elle a été donnée par le Rév. Don Pierre Ricaldone, directeur de l'enseignement professionnel et agricole de la Société Salésienne. L'orateur a développé cette pensée: « Le coopérateur est ou doit être un autre Don Bosco ». Dans le modèle, il a montré l'homme intérieur et l'homme d'action au sens actuel de ce mot. Mais l'homme d'action fut grand, prodigieux, parce que l'homme intérieur l'était aussi. Don Bosco fut un homme de foi, d'une foi profonde, d'une foi pratique, qui le fit espérer contre toute espérance et aimer Dieu par dessus tout; cette foi mit entre ses mains la toute-puissance divine. De là cette grande variété d'œuvres, tendant toutes à la gloire de Dieu et au salut du prochain. Le Coopérateur est le continuateur de ces œuvres, mais surtout du souffle qui les a

inspirées; d'où il suit que le Coopérateur doit avant tout être un bon chrétien.

L'orateur n'a pas recommandé l'aumône, parce qu'elle vient d'elle-même; si le Coopérateur continue Don Bosco, la conséquence nécessaire est qu'il se sent le devoir de soutenir et de développer des œuvres *qui sont siennes*.

Mais il a recommandé la *bonne presse*, et en particulier la presse Salésienne, contrepoison de la presse impie et pornographique qui ruine les âmes; puis il a parlé des *écoles* pour la jeunesse pauvre, des *Missions* et de l'œuvre providentielle des *Fils de Marie* pour les vocations ecclésiastiques et religieuses. Il a salué en passant la première coopératrice de Don Bosco, maman Marguerite, la propre mère du Vénérable; et il a terminé sur ces paroles de Don Bosco: « A la fin de la vie on recueille le fruit des bonnes œuvres ».

Visiteurs de marque.

S. Em. le Cardinal Bégin, archevêque de Québec, à son retour de Rome, le 21 janvier, a bien voulu encore cette fois s'arrêter à l'Oratoire de Turin; il célébrait la Ste Messe à la Basilique de N. D. Auxiliatrice et faisait ensuite une visite à nos ateliers. Dans la journée S. E. s'est rendu à Grugliasco près Turin, à la Maison Mère des Frères Maristes: le lendemain matin, S. Em. a célébré la Ste Messe dans la petite chapelle qui est à côté de la chambre de Don Bosco.

S. G. Mgr Amigo, évêque de Southwark — ce diocèse comprend la partie sud de Londres, et les Salésiens y ont quatre de leurs établissements — s'arrêta quelques heures à l'Oratoire de Turin, le dimanche 6 février, à son retour de Rome. A son arrivée S. G. a célébré la Ste Messe dans la Basilique, et a voulu l'après midi, aller prier sur la tombe de Don Bosco à Valsalice, avant de repartir pour Londres.

TRÉSOR SPIRITUEL.

Les Coopérateurs Salésiens qui, après s'être confessés et avoir dévotement communiqué, visiteront quelque église ou chapelle publique, de même que ceux qui, vivant en communauté, visiteront leur Oratoire, et y prieront aux intentions du Souverain Pontife, peuvent gagner l'INDULGENCE PLÉNIÈRE:

en Mars:

le 25, l'Annonciation.

en Avril:

le 14, N. D. des Sept Douleurs.

le 16, Dimanche des Rameaux.

le 25, Pâques.

PAGE À RELIRE.

Pénitence.

Afin de réparer les fautes des uns, Jésus-Christ demande les mortifications des autres, et c'est la gloire de l'humanité de pouvoir répondre à son appel.

Tout le long de son histoire, la France a trouvé des justes qui ont consenti à payer, par leur pénitence, la rançon de ses égarements. En trouvera-t-elle aujourd'hui? Y aura-t-il des innocents assez nombreux, assez purs et assez fervents pour acquitter sa dette et la ramener au Dieu de son baptême?

Oui, sans doute. C'est avec des larmes, c'est dans le jeûne, c'est sous le cilice et la cendre que Daniel s'écriait: « *Ecoutez ma prière, ô Seigneur, Dieu grand et terrible, qui gardez votre alliance et vos miséricordes avec ceux qui aiment et observent vos commandements!* »

« *Nous avons péché, car nous avons commis l'iniquité; nous avons fait des actions impies; nous nous sommes éloignés de vous, et nous nous sommes détournés de vos préceptes...* »

« *La justice est à vous, Seigneur, et il ne nous reste que la confusion... à nous, à nos princes et à nos pères.* »

« *Mais à vous, qui êtes Notre Seigneur, appartient la miséricorde...; vous avez accompli vos oracles, nous sommes accablés... Mais je vous en conjure, Seigneur, que votre colère se détourne de nous!* » (Dan., IX, 22).

Et tandis que le prophète parlait encore, qu'il pria, qu'il confessait les péchés de son peuple qu'il offrait dans un profond abaissement ses prières sur la montagne sainte, un ange vint le toucher et lui annoncer le pardon. Y aurait-il en France assez de justes, de Daniels, pour prier et expier en faveur de la patrie?

Sans aucun doute. Il y en aura, nous en sommes certain, dans les cloîtres où la solitude ne s'est point encore faite, et dans le monde où une vie plus austère commence à refluer; il y en aura dans les personnes consacrées à Dieu et dans le sacerdoce; il y en aura dans le siècle lui-même; Dieu et la France sont chez les catholiques l'objet d'un amour trop profond pour qu'il en soit autrement.

Pénitence! Pénitence! nous a dit à Lourdes l'Immaculée Conception, en même temps qu'elle nous offrait le chapelet et nous invitait à prier. Oui, prière et pénitence!

Écoutez la céleste messagère que Dieu a si souvent envoyée à notre pays; les paroles qu'il a mises dans sa bouche sont souvent les paroles du salut. Expier et prier! Que telle soit notre tâche durant tous ces jours. N'est-ce pas l'heure d'implorer Marie, la Reine de France, de sauver son royaume et de donner à notre patrie, qui est sa patrie d'adoption, la victoire et la paix?

Cardinal Sevin.

VIE DU VÉNÉRABLE JEAN BOSCO

Par l'Abbé J. B. LEMOYNE

PRÊTRE SALÉSIEN

CHAPITRE VII (suite).

Il n'était pas rare qu'on aille au delà des collines qui entourent Chieri, et passant d'un pays à l'autre, on prolongeait tellement la course qu'on rentrait bien après l'heure du repas. Quelquefois de grand matin on allait dans les bois de Superga (1) à la cueillette des champignons. D'autres fois on venait même jusqu'à Turin! On partait de Chieri comme à la conquête du monde, avec un morceau de pain dans la poche: arrivés à Turin, quelques sous de châtaignes complétaient le menu du dîner; on faisait la visite de quelque église, et on s'en retournait, heureux comme des rois. Il en faut si peu pour récréer des cœurs simples et innocents!

Le Vénérable avait toujours présent à l'esprit le mot d'ordre que Marguerite lui avait laissé le jour où elle l'accompagnait à l'école de Châteauneuf: *Sois dévot envers la Ste Vierge*: aussi, à Chieri, avait-il une préférence marquée pour l'église Ste Marie della Scala, dite communément la Cathédrale, à cause de ses trois amples et magnifiques nefs: c'est du reste la plus grande de toutes les églises du Piémont. Elle compte dans son pourtour vingt-deux autels dans de magnifiques chapelles. Matin et soir, il s'avancait sous les antiques et majestueuses voûtes du temple gothique et allait s'agenouiller aux pieds de l'image de N. D. des Grâces, pour lui offrir l'hommage de son affection filiale et lui demander toutes les grâces nécessaires au succès de la mission dont Elle même l'avait investi. C'est là aussi que, pendant le mois de Mai, afin d'offrir à sa Mère céleste un beau bouquet de fleurs, il conduisait les enfants les plus dissipés et les engageait à se confesser.

A la fin de l'année scolaire 1831-32, il revint à Châteauneuf. Ses amis de Murialdo, il ne les avait jamais oubliés, et avait eu soin d'entretenir la vieille amitié par ses visites des jours de congé; et eux à la nouvelle qu'il arrivait pour les grandes vacances allèrent bien loin au devant de lui et l'escortèrent comme

en triomphe jusqu'à la maison paternelle. Cet accueil se renouvela chaque année et toujours avec de grandes manifestations de joie: Jean établit aussi parmi eux la *Confrérie de la gaieté*.

Arrivé chez lui, Jean vit la nécessité où il était de compléter ses études. Trois classes faites en un an auraient pu sembler à un autre un véritable succès: lui au contraire croyait devoir examiner s'il n'était pas allé trop vite. Il manifesta son désir à sa mère, et s'informe pour un logement à la Serra de Buttiglieria, puis va trouver le curé de ce village, Don Vaccarino et le prie instamment de l'aider dans la traduction des auteurs latins. Mais ce prêtre était jeune encore et n'avait été installé dans la paroisse que depuis le 5 Février de la même année.

Les préoccupations que lui donnait ce nouveau champ d'apostolat, son désir de mettre à profit l'expérience d'autrui et de conférer souvent avec les prêtres des environs, le besoin qu'il éprouvait de compléter ses propres études, tout cela le détermina à refuser: mais plus tard, il disait à un prêtre salésien, originaire de sa paroisse:

— Ah! si j'avais pu prévoir alors les desseins de la Divine Providence sur ce jeune homme, comme j'aurais accueilli sa demande et écarté toute autre considération, afin de pouvoir dire un jour: « J'ai eu le bonheur de faire la classe à Don Bosco. »

Déçu dans son espérance, Jean revient au Sussambrino et se met à chercher tout seul la solution des difficultés de ses auteurs.

Le Curé de Châteauneuf, Don Dassano, avait appris son désir de prendre quelques répétitions: un jour qu'il passait dans le vallon, il le voit un livre à la main qui surveillait deux vaches à la pâture. Il l'appelle, lui fait quelques questions sur ses études, le prie de lire à haute voix un passage; et il est surpris de sa correction à prononcer et à ponctuer. Il va donc trouver Maman Marguerite et lui dit:

— Amenez-moi donc votre Jean à la paroisse et nous déciderons quelque chose.

Dès le lendemain, Marguerite répondait à l'invitation du Curé, qui pour juger des moyens de Jean lui donne quelques pages d'un de ses livres à apprendre par cœur en trois ou

(1) Superga est une colline près de Turin, sur laquelle s'élève un riche sanctuaire construit en 1718, à la suite d'un vœu du prince Victor Amédée II. Ce fut, dès lors le lieu de sépulture des princes de la Maison de Savoie, en remplacement de l'Abbaye de Haute-Combe, qui est située sur les bords du lac du Bourget, près d'Aix-les-Bains

quatre jours. Mais voilà qu'au bout de quelques heures il le voit de nouveau se présenter à lui.

A la réponse du Vénérable qu'il sait par cœur la leçon indiquée, il n'en veut rien croire et cherche à le congédier; mais sur les respectueuses insistances du jeune homme de s'assurer de la vérité, il accepte et à son immense surprise il l'entend débiter tout le texte avec netteté et sans la moindre hésitation.

— Oui, oui, lui dit-il, le regardant bien en face, on te fera la classe; et en échange si cela te va, tu te chargeras de soigner mon cheval.

Le vicaire qui avait assisté à cette scène dit à son tour:

— Monsieur le Curé, laissez-moi lui faire la classe: j'espère beaucoup de ce jeune homme.

Dès ce jour, tous les matins Jean partait de chez lui, et allait prendre sa leçon auprès de ce bon prêtre qui était fort au courant de la littérature latine et italienne; puis il tenait l'étable en ordre. Et là non plus, il ne savait pas rester un moment oisif. Les jours où le Curé n'avait pas besoin de faire sortir le cheval, il l'emmenait lui-même à la promenade; se trouvait-il le long de quelque chemin solitaire, il le mettait au galop, lui courait aux flancs, puis lui sautait en croupe, et avec une adresse admirable, il réussissait à se tenir ainsi debout pendant que le cheval continuait à courir. C'était là son unique récréation.

Le reste du temps, il le consacrait à l'étude, aux pratiques de piété ou aux séances récréatives qui se tenaient soit au *Sussambrino*, soit aux *Becchi*.

CHAPITRE VIII.

Des âmes et rien autre.

Il entre en troisième — Estime de ses maîtres et de ses condisciples — Il donne des répétitions à des enfants de Chieri — Il reçoit le sacrement de Confirmation — L'Inspecteur de l'enseignement secondaire et les examens de fin d'année — Ecole du dimanche à Murialdo — L'établi de cordonnier — Première Messe de Don Cafasso — La pensée de la vocation — Jean est sur le point d'entrer chez les Franciscains — Il prend pension chez un cafetier — Don Dassano avertit Marguerite que son fils veut se faire Franciscain — Cœur généreux de cette mère chrétienne.

Au mois de novembre, Jean retourne à Chieri où Lucie Matta est heureuse de lui offrir de nouveau le vivre et le couvert, pourvu qu'il s'occupe de son fils. Jean entre en troisième où il a pour professeur un Dominicain,

le P. Dominique Giusiana qu'il aimait déjà beaucoup, et c'était réciproque. Il le méritait bien du reste: le Dr. Charles Allora, de Châteauneuf d'Asti qui fut son condisciple racontait en 1888 que dès cette époque le Serviteur de Dieu ne faisait aucun éclat de ses belles qualités, et que dans son extérieur on ne voyait pas l'ombre d'affectation et de présomption; et cependant de tout son être transparaissait quelque chose d'extraordinaire, et de surnaturel. — *C'était déjà un saint*, disait-il avec enthousiasme et attendrissement.

Bien des parents qui avaient remarqué sa piété, sa retenue, et ses succès scolaires le vœurent avoir pour répétiteur de leurs enfants, même s'ils fréquentaient des classes plus élevées que lui; ainsi se mit-il à donner des leçons dans les familles. Le but principal du Serviteur de Dieu était de faire un peu de bien; mais il ne refusait pas les petites rétributions qu'on lui offrait, puisque la divine Providence le mettait par là en mesure de se procurer le nécessaire pour le vestiaire, la lingerie, les livres ou fournitures classiques et pour quelques menues dépenses, sans occasionner de frais à sa mère. Souvent on lui demandait de donner des séances dans les familles, et il le faisait volontiers, toutes les fois que c'était sans préjudice à ses études et sans péril pour la vertu.

Il avait dix-huit ans et n'avait pas encore reçu le Sacrement de confirmation. A cette époque dans les campagnes on l'administrait rarement. Mais Don Vaccarino, curé de Buttigliera d'Asti ayant annoncé à ses paroissiens que l'archevêque de Sassari confirmerait le 4 août 1833, Jean mit à profit cette heureuse circonstance.

Vers la fin de l'année scolaire, les écoles de Chieri reçurent la visite de l'Inspecteur de l'enseignement secondaire qui venait présider la Commission d'examen et se rendre compte de la marche des études. Cet inspecteur, l'abbé Joseph Gazzano, Docteur ès lettres et en Droit, était un homme de grand talent et de grand mérite; mais son nom était la terreur de la gent écolière, à cause de sa réputation de justice inexorable. A la nouvelle de sa venue les étudiants de Chieri se mirent en agitation: on ne parlait que de lui, on murmurait, on proférait même des menaces. Homme posé et de sang-froid, averti du mauvais accueil qui lui était réservé, l'abbé Gazzano dès son arrivée à Chieri, réunit toute la jeunesse et la harangua, leur promettant qu'il n'userait pas de rigueur, pas même de sévérité.

Ces paroles calmèrent les esprits, et il donna les sujets d'examen écrit; puis une fois les copies en mains, il repartit subitement pour Turin. De là il envoya les notes qui n'étaient rien

moins que bonnes. Toutefois les condisciples de Jean qui étaient au nombre de quarante-cinq furent tous admis; quant à lui, il faillit échouer pour avoir laissé copier son travail, et s'il eut sa promotion, ce fut grâce au P. Giusiana qui obtint pour lui un autre sujet de composition qu'il réussit parfaitement; de sorte qu'il eut *très bien* sur toutes les matières. Il est évident qu'il dut alors gagner aussi la sympathie de Don Gazzano, qui fit preuve d'une bienveillance peu commune en lui accordant un second examen (1).

Il existait alors la louable coutume que dans chaque cours, un élève tout au moins fût à titre de récompense dispensé des frais de scolarité de 12 francs. Pour jouir de cet avantage, il fallait avoir *très bien* de conduite et d'examen. Jean obtint chaque année cette dispense. On conserve dans les archives l'attestation de la promotion du 22 août 1833, avec la signature du P. Sibilla, préfet des études: pour les examens bimestriels, la signature du Chan. Clapié, de D. Piovana, directeur spirituel, du professeur le P. Giusiana et du préfet, témoignent de sa diligence dans l'étude et de son excellente conduite.

Avec l'année scolaire 1832-33, le fils de la dame Lucie Matta avait terminé ses classes, et Jean disait adieu à cette maison hospitalière où il avait reçu de grands bienfaits et qu'il avait à son tour enrichie d'un bonheur durable par l'éducation et le bon exemple donné à cet enfant (2).

A son retour au *Sussambrino* il vit que Joseph avait choisi pour femme une bonne chrétienne qui témoignait à Marguerite toutes les attentions qu'elle même avait eues envers la grand mère. Cette année là il passa une grande partie de son temps aux *Becchi*, où les jours de fête il réunissait les enfants du hameau pour leur faire le catéchisme, et même pour les exercer à lire et à écrire: comme rétribution il leur demandait de s'approcher des Sacrements une fois par mois. Ce furent là les débuts des écoles populaires dominicales et du soir, qu'il devait plus tard adjoindre à ses Patronages. Pendant la

semaine, il employait la plus grande partie de son temps à revoir ses auteurs et le reste à fabriquer les meubles qui manquaient à la maison. Aux *Becchi* il y a encore une table et quelque tabouret faits par lui. Il savait aussi travailler comme cordonnier, s'y étant exercé à Chieri cette année là-même. Et quoiqu'il ne sût pas faire le neuf, toutefois il réussissait si bien les réparations que la chaussure semblait entièrement neuve. Ce genre de travail que le besoin, lui avait fait entreprendre lui fit faire bien des économies. Ainsi, dans son petit atelier qui avait déjà le forge du serrurier, la table du tailleur et l'établi du menuisier, il ajoutait l'établi du cordonnier.



La Chapelle de Morialdo.

Ces vacances furent signalées par un événement mémorable; le jeune Cafasso, ordonné aux Quatre Temps d'automne, célébrait sa 1^{re} Messe à Châteauneuf le 22 septembre, au milieu de la joie enthousiaste de ses compatriotes. Jean dut verser des larmes d'une sainte envie en le voyant monter à l'autel, d'autant plus qu'il y avait des années que son cœur l'inclinait vers lui, et que toujours quelque obstacle s'était placé entre eux deux, pour retarder leur liaison.

Ne pouvons-nous pas supposer qu'une fois le Saint Sacrifice terminé, lorsque Jean se présentait au milieu du peuple, afin de baiser pour la première fois les mains consacrées du nouveau prêtre un regard affectueux lui ait dit que son vœu allait être exaucé, et qu'il aurait en lui un ami, un conseiller, un bienfaiteur, un père?

Mais d'un autre côté, à l'immense désir que

(1) Le Serviteur de Dieu s'est toujours souvenu avec reconnaissance de ce témoignage de bienveillance; et plus tard, il se lia d'amitié avec ce prêtre qui s'étant retiré près d'Oneglia, à Multedo, son pays natal, voulut entre autres bonnes œuvres fonder une bourse au Collège d'Alasio en faveur de quelque enfant qui se destinerait à l'état ecclésiastique.

(2) J. B. Matta ouvrit plus tard un magasin de droguerie à Châteauneuf d'Asti, son pays, dont il fut maire pendant de longues années: en 1869, il plaça à l'Oratoire de Turin son plus jeune fils qui y demeura trois ans. Le Vénérable le voulut toujours avoir à table à côté de lui et eut pour lui toutes sortes d'égards: ce qui ne manquait pas d'étonner ceux qui ignoraient le motif de ces attentions. C'était une preuve de l'impérissable gratitude que Don Bosco a toujours gardée envers ses bienfaiteurs.

jusqu'alors il avait eu de devenir prêtre, avait succédé une crainte révérentielle: il sentait la sublimité de cet état, sa misère personnelle et les obligations qu'il allait contracter envers Dieu. « Le songe de Murialdo — écrit-il avec une humilité singulière — était toujours imprimé dans mon souvenir: bien plus, il s'était reproduit plusieurs fois d'une façon très claire, de sorte qu'à vouloir y croire, je devais choisir l'état ecclésiastique, pour lequel j'éprouvais de l'attrait; mais je ne voulais pas croire aux songes, et ma teneur de vie, l'absence totale des vertus nécessaires à cet état me mettaient dans l'incertitude, dans la perplexité.

« Ah! si j'avais eu alors un guide qui eût pris soin de ma vocation, quelle fortune pour moi; mais ce trésor me manquait; j'avais un excellent confesseur qui songeait à faire de moi un bon chrétien, mais qui ne voulut jamais entrer dans l'affaire de la vocation. En m'examinant moi-même et après la lecture d'un ouvrage qui traitait du choix d'un état de vie, je m'étais déterminé à entrer chez les Franciscains.

« Je me disais qu'à entrer dans le clergé séculier, ma vocation était en grand danger. Je renoncerais donc au monde, j'irais dans un couvent; je m'appliquerais à l'étude, à la méditation; ainsi dans la solitude je pourrais mieux combattre mes passions, l'orgueil surtout qui avait jeté de profondes racines dans mon cœur ».

A Chieri, il avait fréquenté le couvent des Franciscains et quelques uns de ces religieux voyant ses belles qualités l'avaient engagé à entrer dans leur ordre, lui promettant qu'on le dispenserait de verser la somme habituellement exigée de quiconque entre au noviciat. Cette proposition l'avait à ce moment fort tranquilisé, car se voyant dans l'impossibilité de payer la pension au Séminaire, il lui semblait que cette solution fût la seule possible.

Maman Marguerite l'avait toujours laissé libre sur le choix d'un état; jamais elle n'avait parlé d'avenir, ni laissé entendre qu'il pourrait lui rendre la vie plus facile; jamais elle n'avait manifesté le désir de l'avoir près d'elle une fois prêtre, ou d'aller habiter avec lui. Jean lui demandait-il ce qu'elle pensait, ce qu'elle désirait sur ce point, sa réponse était toujours la même:

— Ce que j'attends de toi, c'est le salut de ton âme, et pas davantage.

Mais le Serviteur de Dieu, malgré la tranquillité d'esprit où il la voyait ne crut pas encore venu le moment de lui manifester son dessein. Pour être admis chez les Franciscains, il fallait subir un examen pour lequel il y avait plusieurs mois à attendre. Il jugea néanmoins à propos de se munir sans tarder des pièces né-

cessaires, et il les demanda à son curé qui les lui procura; mais celui-ci, en les lui remettant, voulut naturellement en savoir la destination, et Jean le lui dit en toute franchise.

En attendant, le moment était venu de repartir pour Chieri, et Jean devait songer à prendre pension quelque part. Or cette année-là un de leurs parents et bons voisins de Murialdo, Joseph Pianta avait décidé d'aller à Chieri ouvrir un café. Marguerite profite de cette occasion et le prie de prendre Jean avec lui; et Pianta l'accepta comme garçon; ce qui convenait tout à fait à Jean, parce qu'il allait se trouver plus près de l'habitation de son professeur Don Banaudi, avec qui il était déjà lié d'amitié. Il ne recevrait pas de rétribution, mais on lui laisserait tout le temps nécessaire pour étudier, et il recevrait la soupe et le logement. Pour dormir on lui concédait un réduit disposé au dessus d'un petit four à pâtisserie; il y accédait par une échelle: pour peu qu'il s'allongât dans son lit, ses pieds dépassaient la pauvre paillasse et sortaient même du réduit.

« Cette pension — fait remarquer le Vénérable — était certainement un endroit fort dangereux à cause de la clientèle: mais les patrons étaient de bons chrétiens et je continuais à fréquenter des camarades exemplaires, de sorte que je pus aller de l'avant sans subir de préjudice moral ». Il était quelquefois chargé de marquer les points au billard et il y venait, un livre à la main. Quand on proférait un blasphème ou qu'on entamait des conversations peu honnêtes son visage prenait un aspect si sévère que la parole expirait sur les lèvres des joueurs. Souvent il ne se contentait pas de désapprouver par son silence, il savait prendre la parole pour corriger les coupables, charitablement mais avec fermeté; aussi arriva-t-il que quelques écervelés ne se trouvant plus libres de parler à leur guise prièrent le patron de ne plus l'envoyer marquer les points, parce que sa présence leur imposait et les gênait; d'autres agacés lui disaient:

— Mais envoyez donc promener cet enfant.

Quant à lui, plein d'entrain, il s'était mis à fabriquer liqueurs et pâtisseries. En quelques mois, il apprit à confectionner bonbons, gâteaux, liqueurs et sorbets de toutes sortes: et le patron ravi du profit que cela pourrait lui procurer voulut l'attacher à son entreprise: il lui fit des offres avantageuses, auxquelles Jean répondit comme il avait fait avec Roberto, le tailleur de Châteauneuf; ce qui ne l'empêcha pas d'apprendre aussi un peu de cuisine: il acquérait ainsi peu à peu toutes les connaissances requises pour l'administration d'une maison de charité.

Le Curé de Châteauneuf avait cependant jugé à propos d'aviser Marguerite de l'idée qu'avait

son fils d'entrer chez les Franciscains. Il lui fit observer que le travail ne manquait pas dans le diocèse, et que son fils réussirait très-bien dans le ministère paroissial: les talents qu'il avait reçus de Dieu lui promettaient un brillant avenir; il conclut en ces termes:

— Tâchez de lui faire perdre cette idée. Vous n'êtes pas riche; vous n'êtes plus jeune; si votre fils va au couvent, comment pourra-t-il pourvoir à vos besoins?..... C'est dans votre intérêt que je suis venu vous avertir.

La bonne Marguerite remercie le Curé de la confiance qu'il vient de lui faire, sans lui dire pourtant sa pensée à ce sujet. Le jour même, elle part pour Chieri, se présente toute souriante à Jean et lui dit:

— Monsieur le Curé a eu la bonté de m'avertir que tu veux te faire religieux; est-ce vrai?

— Oui, maman; et je crois que vous ne vous y opposerez pas.

— Je ne veux qu'une chose, c'est que tu examines sérieusement cette démarche. Et puis, avance dans ta vocation sans égard à personne... L'essentiel c'est que tu sauves ton âme. Monsieur le Curé voudrait que je te dissuade en raison du besoin que je pourrais avoir de toi plus tard... Mais moi je te dis que je ne veux pas me mêler de ces choses-là: Dieu avant tout. Ne te soucie pas de moi. Je ne compte en rien sur toi: de toi je n'attends rien. Sache-le bien: je suis née pauvre, j'ai vécu pauvre, et pauvre je veux mourir. Bien mieux, je te déclare que si tu te décidais pour le clergé séculier et que tu aies le malheur de devenir riche, jamais je ne mettrais les pieds chez toi. Ainsi, nous sommes entendus.

Plus de cinquante ans après, Don Bosco voyait l'attitude digne et noble de sa mère quand elle prononçait ces paroles; il entendait encore le ton expressif de sa voix, et il se sentait ému jusqu'aux larmes en redisant ces expressions énergiques. Mais le bon Dieu qui voyait la sincérité de cœur de Marguerite allait tout disposer pour que loin d'être séparée de son fils, elle devienne au contraire sa généreuse coadjutrice dans la fondation de l'Oratoire S. François de Sales.

Et nous, « pénétrons le sens chrétien, la foi et la générosité de l'humble paysanne de Châteauneuf qui devant un fils sur le seuil du sanctuaire, parle avec une éloquence sublime dans sa concision, énergique et efficace, qui veut que cette âme n'appartienne qu'à Dieu: ce qui est la raison d'être et le programme complet du ministère sacerdotal.

« C'est un *malheur* pour le prêtre de devenir riche, a dit Marguerite, — un *malheur!* et ce mot pénètre et accompagne toute la vie de Jean. Jeune prêtre, il se verra offrir des traitements

et il les refusera, bien qu'il ait tout juste de quoi vivre: il sera toujours vêtu pauvrement, logé pauvrement; et lorsqu'il élèvera à Marie un joyau de sanctuaire et peuplera la terre d'églises et d'instituts qui feront l'admiration du monde, il se reconnaîtra volontiers comme l'instrument de la Providence; mais pour lui-même il ne demandera rien, ne voudra rien: avoir la dernière place, l'habit le plus pauvre, le dernier morceau de pain, cela suffira au fils de Marguerite; bien plus il le désirera, au souvenir de la parole de sa mère: *un malheur!*

« Un jour viendra où il ne sera plus seul, mais entouré de nombreuses phalanges; or, à ceux qui l'auront suivi, il devra dicter une loi, fixer un programme; alors il prendra dans la Bible une expression à laquelle il donnera un sens apostolique, et sur le front, dans l'âme de tous ses disciples et coopérateurs il gravera ces mots: *Da mihi animas, cetera tolle*. « Des âmes et rien autre ». Revenons en arrière: ce programme du Vénérable, c'est la traduction, libre si vous voulez, mais c'est ni plus ni moins la traduction de la parole et du programme de la mère: *Un malheur!* » (1).

CHAPITRE IX.

Les humanités.

Privations endurées pendant l'année de troisième — Toujours l'apostolat auprès des camarades — Il convertit au catholicisme le juif Jonas — Il fait gratuitement la classe au sacristain de la cathédrale — Il est l'âme des jeux — Examen pour l'admission chez les Franciscains — Songe et incertitudes — Plusieurs personnes de Châteauneuf s'intéressent à lui — Répétition du même songe qu'à Murialdo — Lutte avec un charlatan à la course, au saut, à la baguette magique et au mât de cocagne — Avec ses jeux il fait cesser des conversations dangereuses — Brillant examen avec lequel il termine son cours d'humanités — Il fait la connaissance du nouveau Curé de Châteauneuf, D. Cinzano qui lui voue une affection toute paternelle.

Le Serviteur de Dieu eut beaucoup à souffrir à cause de l'incertitude où il était de pouvoir continuer ses études pour arriver à la prêtrise: mais il ne changea rien à ses habitudes et

(1) Card. Maffi: Discours prononcé à l'Oratoire de Turin le 30 janvier 1908, au XXe anniversaire de la mort de Don Bosco, et un an après le décret d'introduction de la Cause de Béatification.

ne fit connaître à personne ses préoccupations. A le voir toujours d'humeur égale, affable, calme, dégagé dans son allure, ardent à l'étude, plein de zèle et de générosité envers ses camarades, on aurait pu croire qu'il menait une vie heureuse. Et pourtant cette année d'humanité fut celle où l'incertitude sur l'avenir et la manque absolu de moyens pécuniaires lui occasionnèrent le plus de sacrifices.

Sa seule ressource, pour le vêtement, la nourriture, les fournitures classiques, était dans les maigres rétributions qu'il recevait en retour des leçons particulières, et encore tous ne payaient pas: il y avait aussi le peu que sa mère lui apportait: mais elle-même se trouvant parfois dépourvue du nécessaire, en était réduite à recourir aux personnes charitables, pour se faire donner ou prêter du blé, ou d'autres denrées.

Au dire de ses camarades, Bosco n'avait pas une nourriture suffisante. Joseph Blanchard, entr'autres, qui avait du pain et des fruits à discrétion, lui en donnait souvent avec beaucoup de gentillesse: — « Prends-moi cela, mon petit Jean, cela te fera du bien »; mais Léandre le cadet se plaignait à sa mère que Joseph prenne sur la table les plus grosses châtaignes pour les porter à Bosco; alors la brave femme, revendeuse de fruits, choisissait souvent une pomme plus belle que les autres et la remettait à son fils pour Bosco.

— Va, porte-la-lui; il est si vertueux, il priera pour nous.

Mais cette gêne extrême ne diminua jamais en rien le zèle et l'activité du Serviteur de Dieu. Il continuait à rendre à ses condisciples le précieux service de leur expliquer les difficultés des leçons ou des devoirs, et on l'en aimait toujours davantage. Cette charité ne connaissait pas d'exceptions. Il y avait dans sa classe quatre ou cinq enfants juifs qui se trouvaient fort embarrassés pour le devoir du vendredi soir au samedi soir: le rabbin leur enseignait qu'ils ne pouvaient le faire sans commettre une faute, et d'autre part à l'omettre ils s'exposaient à être taxés publiquement de fainéantise, et moqués par leurs condisciples. Bosco, touché de compassion, les tirait d'embarras et leur écrivait tous les samedis le devoir que le professeur avait donné! et c'était surtout pour les préserver du danger d'agir contre leur conscience. Cette charité à une époque où les Juifs étaient tout juste tolérés par la loi civile lui gagna si bien leurs cœurs, qu'il eut l'ineffable consolation de procurer à l'un d'eux la grâce de la conversion et du Saint Baptême.

Au café Pianta il avait fait connaissance d'un jeune Juif du nom de Jonas. Il avait dix-huit ans, avait un physique fort agréable et possé-

dait une voix ravissante: c'était un excellent joueur de billard, il s'était tellement affectionné à Jean que la première chose en entrant au café était de demander après lui. Le serviteur de Dieu l'aimait aussi beaucoup; souvent ils passaient le temps ensemble à chanter, à jouer du piano qui était dans la salle, à lire ou à causer.

Le jeune Juif se trouva une fois mêlé à une scène de désordre, suivie d'une rixe dont les conséquences pouvaient être graves; il alla aussitôt trouver son ami pour lui demander conseil.

— Si tu étais chrétien, lui dit Jean, je te conduirais tout de suite à confesse; mais cela ne t'est pas possible.

— Pourquoi non? nous aussi nous pouvons nous confesser si nous voulons.

— Soit, vous allez vous confesser, mais votre rabbin n'est pas tenu au secret; il n'a pas le pouvoir de remettre les péchés; il ne peut administrer aucun sacrement.

— Si tu veux, j'irai trouver un prêtre.

— Je pourrais bien t'accompagner; mais il faut pour cela une préparation spéciale qui est assez longue.

— Laquelle?

— La confession, vois-tu, remet les péchés commis après le baptême; ainsi, si tu veux recevoir ce sacrement, il te faut d'abord être baptisé.

— Qu'y a-t-il à faire pour être baptisé?

— Il faut étudier la religion chrétienne, croire en Jésus-Christ vrai Dieu et vrai homme. Après tu pourras être baptisé.

— Quels avantages me procurera le Baptême?

— D'abord il te délivrera du péché originel et de tous les péchés actuels; puis, il te permettra de recevoir les autres Sacrements; en somme, il fera de toi un enfant de Dieu, un héritier du Paradis.

— Est-ce que les Juifs ne peuvent pas se sauver?

— Non, mon ami; depuis la venue de Jésus Christ, les Juifs ne peuvent se sauver qu'en croyant en lui.

— Si ma mère vient à savoir que je veux me faire chrétien, malheur à moi!

— Ne crains rien: Dieu est le maître des cœurs; s'il t'appelle à la religion chrétienne, il disposera que ta mère y consente ou te trouvera le moyen de sauver ton âme.

— Mais toi qui m'aimes tant, que ferais-tu à ma place?

— Je commencerais par étudier la religion chrétienne: pendant ce temps Dieu te montrera ce qu'il faudra faire ensuite. Commence par étudier le petit catéchisme, en priant le bon

Dieu de t'éclairer et de te faire connaître la vérité.

Jonas, dès ce jour prit en affection la religion chrétienne. Au café, après une partie de billard, il allait trouver Jean pour causer de religion et de ce qu'il avait appris dans le Catéchisme. Il sut bientôt le signe de la Croix, le *Pater*, l'*Ave Maria*, le *Credo* et les éléments de la Foi. Il était au comble de la joie, et chaque jour il devenait meilleur en paroles et en actes; il avait perdu son père de bonne heure, et il n'osait parler de ces choses avec sa mère. Or il arriva qu'un jour en faisant le lit, la mère trouve le catéchisme qu'il avait par distraction oublié entre le matelas et le traversin. La voilà qui entre aussitôt en fureur; elle porte le catéchisme au rabbin; puis comprenant bien d'où venait ce livre elle court trouver Jean et lui reproche d'avoir perverti son fils.

Le Serviteur de Dieu lui répondit avec beaucoup de calme: mais il eut quand même bien des désagréments de ce chef. Le pauvre Jonas eut également fort à souffrir de la part de sa mère, du rabbin et de la parenté. Il n'est sorte de menace et de violence qu'on n'ait employée contre lui: pourtant, il sut résister courageusement et continua à s'instruire dans la religion; mais comme chez lui sa vie était en péril, il quitta la maison et vécut presque en mendiant. Des âmes charitables lui vinrent en aide; et pour que tout procédât avec la prudence nécessaire, Jean le recommandait à un prêtre fort instruit, qui eut pour Jonas des attentions toutes paternelles: enfin l'instruction achevée, son ardent désir de devenir chrétien fut satisfait; le baptême eut lieu avec grande solennité ce qui fut un excellent exemple pour tout Chieri et éveilla l'attention des autres Juifs dont plusieurs se convertirent dans la suite (1).

La même année, Jean entreprenait une autre bonne œuvre qui tient de l'héroïque. Dans ses visites de dévotion à la cathédrale il s'était lié d'amitié avec le chef sacristain, homme de piété sincère qui avait fait trois fois à pied le pèlerinage de Rome pour visiter les basiliques et les catacombes. Malgré ses trente-cinq ans, son intelligence peu ouverte, le manque de ressources pécuniaires et ses multiples occupations à la cathédrale, il brûlait d'un ardent désir de devenir prêtre. Voyant le bon cœur de Bosco, il le pria de lui donner quelques leçons. Il fut exaucé sur le champ. Jean sans lui demander aucune rétribution, se mit à lui faire la classe tous les jours; au bout de deux ans, il le présentait avec succès aux professeurs du collège

pour l'examen de prise de soutane! On voit ici le prélude de l'œuvre des Fils de Marie pour les vocations tardives.

Par l'intermédiaire du Sacristain, le Vénérable fit aussi connaissance avec Dominique Pogliano, sonneur de la cathédrale, déjà secret admirateur de sa piété, comme de son zèle à enseigner le catéchisme aux enfants et à diriger leurs jeux. Le brave homme songeant que la maison de Pianta n'était pas l'endroit le plus recueilli pour l'étude, l'invita à profiter du calme de son logis. Jean accepta; il y venait très souvent; et le sonneur assure qu'il n'a jamais vu de jeune homme aussi réservé et aussi vertueux; il a conservé avec vénération la petite table qui lui servait de bureau.

Cependant il ne cessait de s'occuper des enfants du peuple.

Les jours de fête, il allait les chercher dans les rues et sur les places et savait avec une sainte habileté les attirer au catéchisme. Quelquefois il se présentait dans les endroits où les plus querelleurs se réunissaient pour jouer; il se mêlait à la partie; il gagnait et promettait de restituer le gain à condition qu'on le suive à l'église.

Une foule de témoins ont attesté la ferveur et les fruits de son apostolat. « Pendant la belle saison, raconte Jacques Bosco, le soir une vingtaine et plus d'enfants se réunissaient près d'un pont à l'entrée de Chieri, ils l'attendaient, à cheval sur le parapet ou appuyés contre. Son arrivée causait une vive joie; ils se pressaient autour de lui; il se mettait à leur raconter quelque nouvelle histoire édifiante, avec un tel charme qu'une heure passait comme une minute.

Arrivait-il qu'une circonstance l'empêchât de venir, on était tout déconcerté et on attendait avec impatience le jour suivant pour le revoir. C'est donc bien vrai ce que dit le livre des Proverbes (1) que celui qui se rend aimable en conversation est encore plus ami qu'un frère: ces enfants étaient si affectionnés au Serviteur de Dieu que lorsque l'un d'eux n'était pas sage à la maison, les miamans n'avaient pas de punition plus sévère à lui infliger que de le priver pour quelque temps de la compagnie de Bosco.

C'est qu'il était l'âme de tous les jeux. Lui même, il dit dans ses Mémoires: « Mes études et diverses distractions où je donnais de bon cœur, telles que le chant, la musique, la déclamation, petit théâtre etc, ne m'avaient pas empêché d'apprendre une foule de jeux. J'éprouvais le plus grand plaisir à jouer aux cartes, aux dés, aux billes, au palet, aux échasses, au saut, à la course; sans être une célébrité, je n'étais pas non plus des derniers. Plusieurs de ces jeux dataient de Murialdo, j'avais ap-

(1) Le converti mena toujours une vie très chrétienne, et demeura reconnaissant et affectionné à Don Bosco. Souvent il venait le voir à Turin: en 1880 nous l'avons vu à l'Oratoire.

(1) Prov. XVIII. 24.

pris les autres à Chieri; et si dans le pré de Murialdo, je n'étais encore qu'un élève, à Chieri j'étais devenu un maître passable. Cela faisait extasier les gens, parce qu'à cette époque ces jeux, étant encore peu connus, paraissaient une chose de l'autre monde. Je donnais souvent des séances publiques ou privées.

« J'avais mis à profit ma mémoire pour apprendre par cœur une grande partie des classiques, les poètes surtout. Les vers de Dante, de Pétrarque, du Tasso, de Parini, de Monti m'étaient si familiers que je pouvais les déclamer à volonté comme chose de mon propre fonds. Aussi avais-je une grande facilité pour improviser sur n'importe quel sujet. Dans mes séances je me mettais à chanter, à jouer de la musique, à composer des vers que l'on regardait comme des chefs d'œuvre et qui n'étaient au fond que des rapsodies plaquées sur un sujet donné. Aussi, me suis-je bien gardé de donner jamais mes compositions à qui que ce soit; et j'ai eu soin de brûler celles qui étaient écrites. À force de faire des vers et de rimes, je m'en étais formé une habitude, et quand j'ai commencé à prêcher, tout le monde remarquait la quantité de rimes qui m'échappaient; ce n'est qu'à force de m'observer que j'ai pu me corriger ce défaut ».

On a gardé longtemps à Chieri le souvenir de deux académies auxquelles il prit part, l'une en l'honneur du maire et l'autre sur la ville de Chieri.

Il persévérait cependant dans l'idée de se faire religieux. « Aux approches de la fête de Pâques qui cette année 1834 tombait le 30 Mars, écrivit-il, je fis ma demande pour être admis chez les Réformés. Tandis que j'attendais la réponse et avant d'avoir manifesté mes intentions à personne, je me vois abordé un jour par un de mes camarades avec qui j'étais peu en relations, un nommé Eugène Nicco. Il me dit sans préambule: Ainsi, tu es décidé à te faire Franciscain. Je le regarde tout étonné: — Qui est-ce qui te l'a dit? — Il me montre alors une lettre et ajoute: — On m'écrit de t'avertir que l'on t'attend à Turin pour passer l'examen avec moi, car moi aussi j'ai résolu de me faire religieux dans cet Ordre. — J'allai donc au couvent de Sainte Marie des Anges à Turin; j'y subis l'examen et fus accepté au milieu d'avril; et déjà tout était prêt pour mon entrée au Couvent de la Paix à Chieri (1). Mais quelques

(1) De fait, au livre second des acceptations de l'Ordre des Mineurs Réformés de la Province de Piémont 1638-1838, on peut lire :

Anno 1834 receptus fuit in conventu S. Mariæ Angelorum Ord. Reform. S. Francisci, juvenis Joannes Bosco a Castronovo natus, die 17 augusti baptizatus, et confirmatus. Habet requisita et vota omnia. — Die 18 aprilis.

jours avant la date fixée pour mon entrée, il me vint un songe des plus bizarres. Il me semblait voir une foule de ces religieux les vêtements en lambeaux qui courent et se croisent en tous sens. L'un d'eux m'aborde et me dit: — Tu cherches la paix, et ici la paix tu ne la trouveras pas. Regarde ce que font tes frères. C'est un autre endroit, une autre moisson que Dieu te prépare. — Je voulais à mon tour l'interroger, mais un bruit me réveilla et je ne vis plus rien. Je fis part de tout cela à mon directeur qui ne voulut entendre parler ni de songes ni de religieux.

— Dans une affaire de ce genre, dit-il, chacun doit suivre son inclination et non pas les conseils d'autrui ».

Cette réponse ne suffit pas à le détourner de sa résolution. Sans doute il pensait que pendant son noviciat, il pourrait examiner si cette Société lui convenait ou non; d'autre part malgré ces paroles du songe: « C'est un autre endroit, une autre moisson que Dieu te prépare », son attrait pour l'état religieux devenait chaque jour plus puissant. C'était là aussi une préparation nécessaire à qui devait être fondateur de nouveaux instituts religieux. Persuadé que Dieu disposerait les événements de façon à le mettre sur la voie dans laquelle il le voulait, il alla à Châteauneuf demander la bénédiction de sa mère avant de prendre l'habit. Marguerite n'eut rien à objecter et comme une femme forte, elle le congédia sans s'émouvoir.

Il alla ensuite à la Cure. Don Dassano avait résigné la paroisse de Châteauneuf depuis le mois de Janvier et avait été nommé par Mgr Franzoni à celle de Cavour.

À Châteauneuf, il y avait pour administrateur Don Cinzano; ce matin là il était absent. le serrurier Evase Savio dont nous avons parlé précédemment, ami et admirateur de la piété et des talents de Bosco, le voit à la porte de la Cure avec un paquet de linge sous le bras; il lui demande:

— Alors tu as quitté Chieri? Et-ce que tu aurais envie d'aller avec ton paquet te présenter dans quelque ferme?

— Non, répond le Vénérable, je viens ici me faire délivrer un certificat de bonne conduite; puis j'entrerai chez les Franciscains.

— Et pour quelle raison?

Le Serviteur de Dieu ne veut pas entrer dans la question de vocation; il se contente d'ajouter:

— Et comment ma mère pourrait-elle encore m'aider à continuer mes études? En entrant chez les religieux j'ai espoir de réussir!

— Est-ce que tu as dîné?

— Pas encore.

— Viens à la maison: nous dînerons ensemble, et après dîner j'irai voir Don Cinzano.

(A suivre):

NOUVELLES DES MISSIONS DE DOM BOSCO

INDE

L'orphelinat de Tanjore.

(Lettre de Don François Carpené)

Tanjore, 15 avril 1915.

Bien aimé Père,

J'ai un peu tardé à vous envoyer des nouvelles de notre lointaine Mission de Tanjore. Le motif, c'est que j'espérais pouvoir vous annoncer que l'œuvre Salésienne avait définitivement pris pied dans ce pays. Par contre, les difficultés que nous avons rencontrées dans l'acquisition du terrain nécessaire à l'installation de nouveaux ateliers, vont retarder leur construction, et Dieu sait pour combien de temps; de sorte que le développement de notre école professionnelle se trouve paralysé.

Comme vous le savez, nos ateliers sont tout ce qu'il y a de plus primitif: deux pauvres hangars recouverts de feuilles de palmier, et que les ouragans ont plusieurs fois renversés. Et ces mêmes hangars servent de salles de classe; de plus depuis quelque temps, les insectes ayant envahi le dortoir, ils doivent aussi le remplacer.

Au moment où je vous écris, les enfants dorment tous, qui sur les établis, qui sur des nattes étendues sur le sol inégal. La scène est bizarre; on dirait un champ de bataille... après le combat... Pour augmenter l'illusion... il y a même un fusil adossé au lit du surveillant; c'est le seul moyen d'effrayer les voleurs qui sont si nombreux et si rusés que cette année encore, malgré toute notre vigilance et malgré les trois chiens de garde, ils ont réussi à pénétrer dans l'atelier de tissage et à enlever des métiers la toile de toute une semaine.

Voilà dans quel état se trouve notre école professionnelle; et pourtant le Gouvernement l'a approuvée et désire qu'elle se développe, car il est satisfait de l'enseignement rationnel qu'on y donne.

Le menuisier hindou travaille sans établi, sans étau et presque sans instrument. Accroupi à

terre, les jambes lui servent d'étau, l'établi sera un morceau de bois quelconque; pour outil:



Le benjamin des orphelins de Tanjore.

L'enfant qui est à gauche nous vient de la Ste Enfance et appartient à la caste des Brahmes.

un maillet, une scie rudimentaire, le rabot et le ciseau.

Au contraire, nos enfants sont initiés à toutes les ressources de l'art; notre infatigable Don Mora leur enseigne à la fois la théorie et la pratique, manœuvrant lui même les outils, avant de les mettre entre les mains de ses élèves.

L'atelier est pourvu d'excellents établis avec double étau; et l'on va installer un moteur de 9 chevaux. Le gouvernement tient compte de nos efforts; il nous fournit du travail en abondance et il a donné à chacun de nos apprentis

sa cassette d'outils. Le Directeur de l'Industrie nous a donné environ 1500 francs d'outils pour travaux spéciaux.

Cela nous fait d'autant plus sentir le besoin d'un bon chef européen; car les multiples occupations du ministère ne permettent pas à un prêtre de s'occuper régulièrement d'un atelier: du reste, un chef diplômé recevra un traitement des autorités, et l'école elle-même jouira d'une généreuse subvention annuelle. Les secours pécuniaires qu'on nous a jusqu'à présent accordés sont peu élevés, et il ne nous faut guère compter sur la charité des Coopérateurs pour

ractère doux, il se laisse aisément façonner: qu'on l'habitue à être constant, et il n'aura rien à envier aux enfants des pays les plus civilisés.

Ce qui impressionne le plus un étranger en Hindoustan et surtout dans cette partie Sud, où le genre de vie européen est à peu près inconnu, ce sont les usages, qui de prime abord font croire qu'on est en plein pays sauvage.

Les habitations sont misérables: des cabanes de boue recouvertes de feuilles; pas de chaise ni de table. La plupart des ouvriers n'ont qu'un pagne pour tout vêtement. Ils ne connaissent ni cuillère ni fourchette: du reste le riz est



TANJORE — Elèves de l'Orphelinat Salésien.

l'entretien de nos 60 orphelins, dont pas un ne paye pension. Vous pouvez donc vous imaginer la gêne dans laquelle nous nous trouvons, surtout cette année où les pays qui nous secouraient de leurs aumônes sont transformés en champs de bataille.

Nos jeunes tisserands sont tout affairés à préparer les modèles qui devront figurer dans l'exposition qui doit s'ouvrir d'ici peu au royaume de Pudducotta. Ils se sont déjà fait honneur aux examens du gouvernement et ont obtenu cette année trois attestations de 1^{re} classe; maintenant ils veulent concourir pour la médaille; ils y arriveront. Le jeune Hindou est intelligent, il se développe plus vite que l'Européen, et a un grand talent d'imitation. De ca-

presque leur unique nourriture; pour assiette, une feuille de bananier. Ils mangent assis à terre, les jambes entrecroisées: c'est là leur posture préférée et dans laquelle ils accomplissent la plus grande partie de leurs travaux.

Ils n'ont pas d'autre lit qu'une natte. On les dirait dépourvus de désirs, d'aspirations; une poignée de riz, les voilà rassasiés et ils ne cherchent pas davantage: ils ne mettent rien de côté pour le lendemain et ne laissent à leurs enfants d'autre héritage que leurs proverbes et les usages de la caste qui se sont conservés à travers des siècles.

Inspirer à cette jeunesse l'esprit de travail et de prévoyance, ainsi que le respect et l'amour envers les autres castes, voilà la difficulté.

Mais le système d'éducation de notre Vén. Père qui partout ailleurs a produit de si merveilleux résultats, ne réussirait-il pas ici? Il y a quelque chose de fait, Dieu merci.

La reconnaissance, cette vertu d'une pratique si difficile, surtout chez ces peuples, semble prendre place dans le cœur de nos enfants. Nous en voyons les fruits consolants, chez ceux qui ont quitté l'école après avoir achevé leur éducation.

Pour soutenir notre courage, dans cette œuvre difficile, nous avons toujours notre évêque vénéré de Méliapour, Mgr. Teutonio Emmanuel Ribeiro Vieira de Castro. Dernièrement il nous faisait l'honneur et la surprise d'une visite, et passait avec nous toute une journée. Le matin il célèbre la Ste Messe dans notre petite chapelle, distribue la Ste Communion à nos enfants et leur adresse d'affectueux conseils. Il veut ensuite visiter les ateliers et voir les enfants au travail, s'intéressant à tout ce qui peut aider au relèvement moral et matériel de ces pauvres petits.

Il nous parle aussi d'agrandissements futurs qui devront comprendre une imprimerie; on a nommé alors l'Œuvre de la Ste Enfance, et notre Directeur lui présente 34 de ces pauvres petits, abandonnés de leurs parents et sauvés cette année. Des sœurs indigènes en prennent soin, jusqu'à l'âge où ils peuvent être admis dans notre Orphelinat. L'un d'eux, recueilli il y a six ans et qui par ses prières a obtenu pour sa mère la grâce du baptême au moment de la mort, termine cette année les cours primaires supérieurs et se prépare à entrer dans un séminaire ainsi qu'un autre orphelin; son intention est de devenir salésien plus tard. Il a un frère, qui achève en ce moment le cours de philosophie et va passer l'examen du baccalauréat; celui-là nous aidera l'année prochaine pour la classe et la surveillance. Il prendra la place d'un autre excellent jeune homme qui venu

l'année dernière d'un séminaire de la côte de Malabar, a fait sa philosophie pendant son année d'épreuve et se trouve disposé à faire le noviciat. Ce sont les premiers fruits! Que Don Bosco les bénisse du haut du ciel et les amène à maturité!

Le soir S. G. après avoir présidé à un *match* donné en son honneur par nos enfants accepte se laisser photographier au milieu d'eux, parce que, disait-il, ils lui avaient fait passer la plus belle des journées.

Et c'est en cette circonstance, qu'il a voulu élargir notre champ d'apostolat, prenant les dispositions pour la prochaine installation des Salésiens dans la Paroisse de Tanjore.

Dans une prochaine lettre, je vous parlerai plus longuement là dessus ainsi que de notre visite par les villages en ce temps pascal. En attendant, gloire soit à Dieu et à notre Vénérable Père qui en cette année si mémorable pour notre Congrégation veut ouvrir un nouveau champ à notre activité.

Bien aimé Père, un joyeux espoir m'anime et c'est que l'avenir de cette mission sera d'autant plus prospère que les débuts en ont été hérissés de plus de difficultés. Daigne Marie Auxiliatrice réaliser nos espérances; et vous bien aimé Père, veuillez les bénir!

Je suis avec respect

Votre fils affectionné en J. C.

FRANÇOIS CARPENÉ

Missionnaire Salésien

Six mois après l'envoi de cette lettre, le 9 Octobre 1915, les Salésiens sont entrés en possession de la paroisse de Tanjore, qui a été peudant 22 ans le champ du zèle sacerdotal du R^{ev}. D. Coelho.

La juridiction de cette paroisse comprend 30 villages qui jusqu'à présent ont reçu une fois par an la visite du prêtre pour faciliter l'accomplissement du devoir pascal.

Que le bon Dieu daigne bénir nos Confrères trop peu nombreux pour une si vaste mission; et qu'ils puissent développer les œuvres déjà commencées! Quelques uns d'entre eux parlent déjà le *tamoul*, et tous, grâce à la propagande de nos petits élèves, sont fort estimés et aimés dans la région.

COMMENT LE VÉN. DON BOSCO a vu en songe Dominique Savio

Les Ames qui sur la terre se sont enthousiasmées pour le même idéal, qui se sont comprises et aimées, pourront-elles encore s'entendre, se voir, se parler une fois que l'une d'elles dépouillée de l'enveloppe corporelle aura quitté ce monde? La solution des problèmes de cette nature ne dépend que de Dieu, le seul maître du temps et de l'éternité, des corps et des Ames. Il peut permettre pour l'accomplissement de ses desseins une de ces communications intimes

et mystérieuses où un esprit, dégagé de son poids terrestre se révèle à une créature mortelle, et lui fait connaître les secrets de l'avenir et les mystères de l'au-delà.

Don Bosco et Savio, le maître et le disciple, le père et le fils spirituel, étaient deux Ames privilégiées que Dieu avait unies d'un lien capable de résister à toutes les séparations, à tous les bouleversements du temps et de la mort. Il devait leur être donné

de se revoir encore et de se manifester l'un à l'autre leurs sentiments d'une manière qui sort des règles ordinaires de la vie et de la nature créée. « Au Paradis, pourrai-je voir mes camarades de l'Oratoire? » avait demandé le disciple avant de s'éloigner de son maître. Et Don Bosco lui avait répondu : « Oui, du Paradis tu verras tout ce qui se passe à l'Oratoire... tu pourras même y venir, si cela doit contribuer à la plus grande gloire de Dieu ». Or, Dieu permettait que dans un songe Dominique vienne encourager Don Bosco et l'éclairer sur divers points relatifs à ses œuvres et à ses fils.

Des songes? mais faut-il faire cas de ces visions étranges dans lesquelles, nous dit la science, l'imagination et l'esprit n'étant plus sous le contrôle de la perception, l'homme s'égare dans le domaine du chimérique et du fantastique?

Eh bien, laissons la physiologie et la philosophie exposer à loisir le résultat de leurs recherches sur la nature du songe; au dessus de ces deux sciences, il y en a une plus haute, ignorée du monde, mais connue de ces âmes d'élite qui savent que Dieu peut bien se servir, même des songes, pour montrer aux hommes la route à suivre et les avertir de ce qui regarde l'accomplissement de ses profonds desseins. La Bible, le grand livre historique de l'humanité, cette œuvre commune du ciel et de la terre, ne nous présente-t-elle pas continuellement des songes? or nous savons que loin d'être vains et chimériques c'étaient de véridiques révélations de ces décrets suprêmes qui devaient contribuer d'une manière admirable à l'extension du règne de Dieu sur la terre.

Pour ce qui est du Vénérable Don Bosco, nous avons rappelé dans le dernier numéro du Bulletin (1), que l'on rencontre des songes à toutes les époques de sa vie et de son apostolat; et précédemment nous avons dit aussi comment le Pape Pie IX lui avait ordonné de mettre par écrit tout ce qui dans les origines et le développement de son œuvre pouvait présenter quelque caractère de surnaturel (2).

Eh bien, dans la nuit du 6 Décembre 1876, le Vén. Don Bosco voit en songe son cher élève Dominique Savio; il a avec lui un entretien sur des points de grande importance; et le 22 Décembre au soir il en parle en toute simplicité, à la Communauté de l'Oratoire. Don Lemoyne a eu soin de l'écrire aussitôt dans tous ses détails.

Le soir que j'étais à Lanzo (3) racontait Don Bosco, quand fut venue l'heure d'aller se reposer, je fis le songe que je vais vous exposer: Vous savez qu'avec mes enfants je mets mon cœur à découvert; pour eux je n'ai pas de secrets; aussi ai-je décidé de vous le dire. Vous pouvez en penser ce que vous voudrez; mais puisque St Paul a dit: *quod bonum est tenete*, s'il y a dans ce récit quelque chose d'utile à vos âmes, faites-en votre profit.

Je vous demanderai de ne pas le répéter à des gens du dehors, ni même de leur en écrire. A un

songe il ne faut donner que l'importance qu'il mérite; ceux qui ne connaissent pas l'intimité de nos rapports pourraient s'en faire une idée fausse, et le désigner sous un autre nom. Ils ne savent pas, eux, que vous êtes mes fils et que je vous dis tout ce que je sais et même ce que je ne sais pas...

Il faut vous dire d'abord que les songes ont lieu pendant le sommeil. Or la nuit du 6 décembre je me mis à rêver, sans que je puisse dire si j'étais à mon bureau ou promenant par la chambre ou déjà dans mon lit.

Il me semblait être au sonnet d'un petit mamelon, à l'extrémité d'une immense plaine dont l'œil ne pouvait atteindre les limites: elle se perdait dans l'immensité, et elle était bleue comme une mer calme...

Elle était divisée en un grand nombre de jardins d'une admirable beauté, toute parsemée de parterres et de bosquets de formes et de couleurs de toute sorte. Aucun de nos arbres ne peut nous donner une idée de ceux qui étaient là. Les plantes, les fleurs et les arbres avaient des formes à part, de l'aspect le plus gracieux. Les feuilles étaient en or, les troncs et les tiges de diamant. Au milieu de ces jardins, je voyais disséminés nombre d'édifices si bien proportionnés et si splendides, que je me disais: « Ah! si mes enfants pouvaient avoir seulement une de ces maisons, quel bonheur pour eux! comme ils y habiteraient volontiers! » Je faisais ce raisonnement à juger seulement de l'extérieur: mais qu'aurais-je dit si j'avais pu voir la magnificence de l'intérieur!

Pendant que je m'extasiais devant ces beautés, voici que j'entends une musique suave et d'une harmonie si agréable que celle de Cagliero (1) ou de Dogliani (2) ne sont rien en comparaison. Il y a là cent mille instruments qui émettent chacun un son différent; et tous les sons imaginables développent leurs ondes dans les airs. Les chœurs des chanteurs mêlent leurs voix au son des instruments.

Je vois alors une multitude de gens qui sont dans ces jardins: les uns jouent de la musique, les autres chantent. Chaque voix, chaque note fait l'effet d'un ensemble de mille instruments divers: on entend à la fois tous les sons de la gamme du plus grave au plus aigu, mais dans le plus parfait accord. Voyez: pour donner l'idée de cette harmonie, les comparaisons humaines ne suffisent pas. Je remarque aussi qu'à la satisfaction que chacun éprouve de chanter se joint une joie ineffable à entendre les voix des autres.

Voici ce qu'ils chantaient:

« *Salus honor, gloria Deo Patri Omnipotenti! Auctor sæculi qui erat, qui est, qui venturus est judicare vivos et mortuos in sæcula sæculorum* » (3).

Pendant que ravi en extase j'écoute cette harmonie céleste, voici que je vois apparaître une

(1) Aujourd'hui le Card. Cagliero.

(2) Le Chev. Dogliani est encore aujourd'hui maître de musique à l'Oratoire: il est l'auteur de nombreuses compositions musicales, de plusieurs méthodes pour la musique instrumentale et d'une méthode de chant arrivée en trois ans au 7e mille.

(3) « Salut, honneur, gloire à Dieu le Père Tout-Puissant! C'est l'Auteur du siècle: Il était, Il est, Il doit venir juger les vivants et les morts pour les siècles des siècles. »

(1) Bulletin Salésien Janvier-Février 1916 p. 17.

(2) Bulletin Salésien Avril-Juin 1915 p. 35.

(3) Lanzo, petite ville près de Turin. Dès 1864, Don Bosco y acceptait la direction d'un Collège d'enseignement secondaire.

foule d'enfants: nombre d'entre eux avaient été à l'Oratoire et dans d'autres de nos collèges: aussi j'en reconnais beaucoup: mais la plupart me sont inconnus. Ils viennent vers moi.

A leur tête s'avance Dominique Savio et aussitôt après lui arrivent Don Alasonatti (1), Don Chiala (2) Don Giulitto (3) et beaucoup d'autres prêtres et abbés, chacun à la tête d'un groupe d'enfants.

Je me demande alors: « Voyons, suis-je endormi ou éveillé? » et je frappe des mains... je me palpe pour m'assurer si ce que je vois est la réalité.

La foule est arrivée près de moi; elle s'arrête à la distance de huit à dix pas. Alors brille un éclair d'une lumière plus vive: la musique cesse, un profond silence se fait. Les enfants qui sont là éprouvent la joie la plus vive qui brille dans leur regard.

Savio seul fait quelques pas en avant. Il est si près de moi qu'il me suffirait sans doute d'avancer la main pour le toucher. Il ne dit rien et me regarde en souriant. Qu'il est beau! Ses vêtements ont quelque chose de singulier.

Une tunique d'une blancheur éclatante, toute parsemée de diamants, lui descend jusqu'aux pieds. Il a une large ceinture rouge ornée de pierres précieuses; son cou est orné d'un collier de fleurs exotiques qui brillent d'un éclat surhumain, supérieur à celui du soleil qui en ce moment resplendit dans toute la gloire d'une matinée de printemps: ces fleurs reflètent leur éclat sur le visage candide et rosé de l'enfant et lui communiquent une beauté indescriptible. Sur la tête il a une couronne de roses. Ses cheveux ondonants retombent sur ses épaules et lui donnent un aspect si beau, si aimable, si attrayant, qu'on croirait voir un ange.

Tous ses compagnons sont vêtus de diverses manières, mais tous sont resplendissants; ils ont tous comme lui une belle ceinture rouge.

Je regarde, hors de moi, tout tremblant: je ne sais pas où je me trouve...

Enfin Dominique m'adresse la parole:

— Est-ce que tu n'es donc plus l'homme que rien ne pouvait déconcerter? qui tenait tête avec intrépidité aux calomnies et aux persécutions de ses ennemis? Où est ton courage? Pourquoi es-tu si troublé? Pourquoi ne dis-tu rien?

— Mais je ne sais que dire... Es-tu bien Dominique Savio?

— Oui, c'est moi: tu ne me reconnais donc plus?

— Mais comment es-tu ici? dis-je tout effaré.

Et Savio d'un ton affectueux:

— Je suis venu pour te parler. Que de fois nous nous sommes parlé sur la terre. Tu as oublié combien tu m'aimais et combien de marques d'affection tu m'as données? A mon tour, n'ai-je pas

répondu à tes soins? J'avais mis toute ma confiance en toi. Pourquoi donc trembles-tu?

— Je tremble, répondis-je en tâchant de me remettre, parce que je ne sais pas où je suis.

— Tu es dans le séjour du bonheur.

— Ce que je vois, est-ce la récompense des justes?

— Oh! pas du tout. Dans l'endroit où nous sommes, ce ne sont pas les biens éternels que l'on possède; on a des biens immenses, mais temporels.

— Je croyais que c'était là le Paradis.

— Non, non. Aucun œil mortel ne peut contempler les beautés éternelles...

— Et cette clarté est-elle surnaturelle? est-ce celle du Paradis?

— Non, c'est une lumière naturelle, accrue par la toute-puissance de Dieu.

— Ne pourrait-on pas voir un peu de clarté surnaturelle?

— Non, ce n'est pas possible à qui n'a pas encore vu Dieu. Le moindre rayon de cette clarté ferait mourir à l'instant.

— Est-ce qu'on pourrait avoir une lumière naturelle plus belle que celle-ci?

— Oui, c'est bien facile... Regarde!

Je regarde, et dans le lointain je vois un mince filet d'une clarté si pénétrante que je ferme les yeux et jette un cri auquel se réveille Don Lemoyne qui dormait dans la chambre à côté.

Ce filet de lumière était cent millions de fois plus brillant que le soleil et sa splendeur suffirait à illuminer toute la création.

Quelques instants après je rouvre les yeux et demande à Savio:

— Qu'est-ce donc que cela? N'est-ce pas un rayon de la divinité?

— Non, ce n'est pas la clarté surnaturelle, quoiqu'elle soit incomparablement plus belle que la lumière terrestre. C'est une lumière naturelle rendue si vive par la puissance divine. Mais même si une immense étendue de clarté, de la nature de celle qui est apparue dans le lointain, enveloppait le monde entier, on n'aurait pas encore une idée des splendeurs célestes.

— Et vous autres, quel est votre bonheur au Paradis?

— C'est impossible à décrire. Il faut cesser de vivre pour le savoir... On possède Dieu!... Cela dit tout.

Cependant, tout à fait remis de ma première émotion, je suis tout absorbé dans la contemplation de la beauté de Dominique et de ses compagnons, et je lui demande désormais sans crainte:

— Pourquoi as-tu ce vêtement si blanc, si éclatant?

Savio ne répond pas, mais le chœur reprend la mélodie de tout à l'heure, accompagnée de tous les instruments de musique:

« *Ipsi habuerunt lumbos praecinctos et dealbaverunt stolas suas in sanguine Agni* (1).

Le silence une fois revenu je reprends.

(1) Ils ont eu leurs reins ceints et ont lavé leurs robes dans le sang de l'Agneau.

(1) Don Alasonatti était mort à Lanzo en 1865. C'est le premier prêtre qui soit venu se mettre entièrement à la disposition de D. Bosco. Il était instituteur public à Avigliana et avait une situation avantageuse au yeux du monde; en 1854 il renonçait à tout et venait à Turin, à l'Oratoire S. François de Sales encore à ses débuts.

(2) Don Chiala était mort à l'Oratoire de Turin le 28 juin 1876. D'abord Directeur de Postes et Télégraphes il avait abandonné sa situation pour devenir auxiliaire de Don Bosco. Il fut ordonné prêtre et aida Don Bosco surtout dans la publication des *Lectures Catholiques*.

(3) Don Giulitto était mort le 18 juillet 1876 après un mois de sacerdoce, dans la maison salésienne de Borgo San Martino où il était professeur.

— Et pourquoi portes-tu cette ceinture rouge?
Au lieu de Savio, c'est Don Alasonatti qui se met à chanter tout seul:

Virgines enim sunt et sequuntur Agnum quocumque ierit (1).

Alors je comprends que cette ceinture est le symbole des sacrifices qu'ils ont dû faire et en quelque sorte du martyre enduré pour conserver la vertu de la pureté...

Et moi, ravi de ces chants et du spectacle de ces phalanges de jeunes élus rangés à la suite de Dominique Savio, je lui demande:

— Et qui sont tous ceux-là qui t'entourent?

Cette fois encore Savio se tait, mais les enfants chantent en chœur:

« Hi sunt sicut Angeli Dei in coelo » (2).

Cependant j'ai remarqué que Dominique semble avoir la prééminence sur cette multitude qui se tient à dix pas après lui, comme à distance respectueuse; et je lui dis:

— Dis-moi donc, Savio, tu es bien le plus jeune de beaucoup d'enfants morts dans nos maisons; comment donc se fait-il que tu marches à leur tête, que tu les précèdes? pourquoi est-ce toi seul qui parles pendant que les autres se taisent?

— Je suis le plus ancien de tous.

— Mais non, répliquai-je; un grand nombre étaient plus âgés que toi.

— Je suis le plus ancien de l'Oratoire... Du reste *« legatione Dei fungor »* (3).

Cette réponse m'indiquait le motif de l'apparition. Il était l'ambassadeur de Dieu!

— Alors, lui dis-je, parlons de ce qui nous importe le plus en ce moment.

— Oui et fais vite; les heures fuient; et les moments que j'ai pour m'entretenir avec toi pouraient bientôt s'écouler.

— Je crois que tu dois avoir à me dire quelque chose d'important.

— Que puis-je avoir à dire, moi chétive créature? répond Savio avec un accent de profonde humilité. D'En Haut j'ai reçu mission de te parler, et c'est pour cela que je suis venu.

— Alors, m'écriai-je, parle moi du présent, du passé et de l'avenir de notre Oratoire. Dis-moi quelque chose de mes chers enfants; parle-moi de ma Congrégation.

— Sur ce dernier point j'aurais beaucoup à dire.

— Fais-moi donc connaître ce que tu sais; que dis-tu du passé?

— Le passé est tout entier sur ta tête.

— Est-ce que j'ai fait quelque chose qui ne va pas?

— Pour le passé, je veux dire que ta Congrégation a déjà fait beaucoup de bien... Vois-tu là bas ce nombre incalculable d'enfants?

Je les vois... Comme il y en a... et qu'ils ont l'air heureux!

Et Savio:

— Regarde l'inscription à l'entrée de ce jardin.

— Oui, je vois, il y a: *Jardin Salésien*.

— Eh bien — continue Savio — tous ceux-là ont été des Salésiens ou de tes élèves, ou encore ont eu quelque rapport avec toi: c'est toi qui les a sauvés ou tes prêtres, tes abbés ou d'autres que tu as dirigés dans leur vocation. Compte-les si tu peux. Mais il y en aurait cent millions de plus si tu avais eu plus de foi et de confiance en Dieu.

A ce reproche je ne peux que soupirer, gémir et me dire en moi-même: « je vais tâcher désormais d'avoir cette foi »; puis je dis:

— Et le présent?

Savio me montre alors un magnifique bouquet qu'il tient à la main. Il y a des roses, des violettes, des tournesols, des gentianes, des lis, des immortelles, et au milieu des fleurs quelques épis de blé.

Il me présente le bouquet et me dit:

— Regarde!

— Je vois, mais je ne comprends rien!

— Ce bouquet, il faut le montrer à tes fils; fais en sorte qu'ils l'aient tous, sans aucune exception, et qu'ils ne se le fassent enlever par personne. Ce sera suffisant pour faire leur bonheur.

— Mais que signifie ce bouquet?

— Prends la Théologie, elle te dira.

— La Théologie, je l'ai étudiée; mais je ne saurais comment y découvrir le sens de ce que tu me montres.

— Pourtant tu es strictement tenu de le savoir.

— Allons, tire-moi d'embarras; donne m'en toi-même l'explication.

— Tu vois ces fleurs? Elles représentent les vertus qui sont agréables à Dieu.

— Quelles sont ces vertus?

— La rose est le symbole de la charité; la violette, de l'humilité; le tournesol, de l'obéissance; la gentiane, de la mortification; les épis, de la communion fréquente; le lis, de la belle vertu dont il est écrit: *Erunt sicut Angeli Dei in coelo* (1); l'immortelle veut dire que ces vertus doivent toujours durer; elle indique la persévérance.

— Eh bien, mon cher Savio, toi qui as pratiqué toutes ces vertus pendant ta vie, dis moi ce qui t'a le plus consolé à l'heure de la mort.

— A ton idée, qu'est-ce que ce serait? reprend-il.

— Peut être d'avoir conservé la belle vertu?

— Il n'y a pas que cela.

— D'avoir eu la conscience en paix?

— C'est déjà beaucoup; mais il y a mieux encore.

— C'est alors l'espoir du Paradis?

— Tu n'y es pas.

— Que serait-ce alors? D'avoir accumulé les bonnes œuvres?

— Non, non!

— Mais que sera-ce donc?... demandé-je confus et suppliant, me voyant incapable de trouver.

— Voici, dit Savio: ce qui m'a le plus consolé au moment de la mort, c'est l'assistance de la puissante et aimable Mère de Dieu. Dis-le à tes fils; qu'ils ne manquent jamais de la prier tout le temps de leur vie... Mais hâte-toi, si tu veux que je te réponde encore.

(1) Ils seront comme les Anges de Dieu dans le ciel.

(1) Ils sont vierges et ils suivent l'Agneau partout où il va.

(2) Ils sont comme les Anges de Dieu dans le Ciel.

(3) J'ai un message de Dieu à remplir.

— Et pour l'avenir qu'est-ce que tu me dis?

— Pour l'avenir. *L'année prochaine 1877, tu auras à éprouver une grande douleur; six plus deux parmi les plus chers de tes fils seront appelés de Dieu à leur éternité; mais ils seront tirés du monde pour être transplantés dans les jardins du Paradis et recevoir leur couronne... Le bon Dieu viendra à ton aide et t'enverra d'autres fils, excellents eux aussi.*

— Et pour ce qui est de la Congrégation?

— Pour la Congrégation, sache que Dieu lui prépare de grandes choses. *Pour elle, l'année prochaine, il va se lever une aurore de gloire si resplendissante, qu'elle illuminera comme un éclair les quatre extrémités du monde, de l'Orient à l'Occident, du Nord au Midi. Une grande gloire l'attend. Mais veille à ce que le char sur lequel est le Seigneur ne soit point entraîné hors de la voie. Si tes prêtres savent bien le conduire et être à la hauteur de leur mission, son avenir sera des plus beaux, et elle sera un instrument de salut pour une infinité d'âmes. Tout cela pourtant à une condition, c'est que tes fils soient dévots envers la Sainte Vierge et sachent conserver la vertu de chasteté, vertu si précieuse aux yeux de Dieu.*

— Maintenant, je voudrais que tu me dises quelque chose de l'Eglise en général.

— Les destinées de l'Eglise sont entre les mains de Dieu créateur. Il garde pour lui et pour lui seul ces secrets.

— Et Pie IX?

— Ce que je peux te dire, c'est que *le Pasteur de l'Eglise n'a plus beaucoup de luttres à soutenir pour recevoir sa couronne. Bientôt il sera ôté de son siège, et le bon Dieu lui donnera sa récompense. Mais l'Eglise ne périt pas... As-tu quelque chose encore à me demander?*

— Oui, pour ce qui me regarde.

— *Oh! si tu savais toutes les difficultés par lesquelles tu as encore à passer!... Mais faisons vite, parce que j'ai peu de temps à rester encore avec toi.*

Alors, dans un élan, j'avance les mains pour saisir ce saint enfant: mais ses mains semblent être fluides: je ne peux rien tenir.

— Que fais-tu? — me dit-il en souriant.

— J'ai peur que tu m'échappes. N'es-tu pas ici avec ton corps? Que sont alors ces apparences, si je vois en toi tous les traits de Dominique Savio?

— Ecoute: lorsque Dieu veut qu'une âme déjà séparée de son corps vous apparaisse, cette âme se présente à vos yeux avec la forme extérieure du corps qu'elle animait autrefois: aussi te semble-t-il que j'ai les mains, les pieds, la tête: mais tu ne pourras pas me retenir; parce que je suis actuellement un pur esprit. Cette forme extérieure sert à me faire reconnaître.

— Je comprends; mais un mot encore! Dis-moi: est-ce que tous mes enfants sont sur la voie du salut?

— Les enfants que la divine Providence t'a donnés, on peut les diviser en trois catégories. Tu vois ces trois billets.

Et il m'en présente un, en ajoutant:

— Regarde!

Je regarde le premier billet: il y avait en tête:

Intacts; et il portait le nom de ceux que le démon n'avait pas réussi à blesser, ceux dont l'innocence n'avait encore été ternie par aucune faute. Ils étaient nombreux et je les ai tous vus.

Beaucoup m'étaient déjà connus; mais les autres, je les voyais pour la première fois; peut-être par la suite viendront-ils à l'Oratoire. Ils marchaient droit, malgré les flèches et les coups d'épée qu'on ne cessait de leur tirer de toutes parts...

Alors Savio me présente le second billet qui porte le mot: *Blessés*, c'était ceux qui après avoir eu le malheur de perdre la grâce de Dieu, avaient guéri leurs blessures par la pénitence et la confession. Ils étaient plus nombreux que les premiers: j'en ai lu la liste et les ai tous vus.

Savio tenait en mains le troisième billet en tête duquel étaient ces mots: *Lassati in via iniquitatis*. Ceux qui ont perdu leurs forces dans la voie du mal. Ce billet renfermait les noms de ceux qui ne sont pas en état de grâce. Il me tardait de connaître ce secret; aussi ai-je étendu la main; mais Savio se hâte de me dire:

— Non, non, attends un peu: si tu ouvres ce billet, il va s'en exhaler une odeur si fétide que ni toi ni moi ne pourrions la supporter. Les Anges ne peuvent la souffrir; et l'Esprit Saint a horreur de l'infection du péché.

— Mais comment cela se peut-il, puisque Dieu et les Anges sont impassibles?

— C'est parce que plus il y a de bonté dans une créature, et plus elle se rapproche des esprits célestes; au contraire, plus elle est adonnée au mal et au vice, plus elle s'éloigne de Dieu et de ses Anges, qui à leur tour s'en écartent avec horreur...

Ce disant, il me remet le billet.

— Prends maintenant, dit-il, et tires-en profit pour tes enfants; mais souviens-toi surtout du bouquet; fais en sorte que chacun d'eux le possède et le conserve.

Cela dit, il se retire au milieu de ses compagnons, comme pour s'enfuir. J'ouvre le billet. Je ne vois pas de nom; mais je vois d'un seul coup d'œil devant moi tous les individus qui y étaient désignés, et cela comme si je les avais vus réellement. Je les ai tous vus et à ma grande douleur. La plupart je les connaissais: ils appartenaient à cet Oratoire et aux autres Collèges. J'en ai beaucoup vu qui au milieu de leurs camarades passaient pour être bons, excellents même, et qui ne l'étaient pas.

Cependant, au moment où j'avais ouvert le billet, il s'était répandu dans l'air une odeur si insupportable que j'ai cru en mourir. L'air s'est obscurci, la vision a disparu et je n'ai plus rien vu du spectacle merveilleux. En même temps le tonnerre a éclaté, et a retenti dans les airs avec tant de violence que je me suis éveillé plein d'épouvante.

Cette odeur avait pénétré dans tous les murs de la chambre; mes vêtements en étaient imprégnés et à tel point que bien après il me semblait encore la sentir. Et même maintenant, rien qu'à y penser je me sens frissonner, suffoquer et j'ai des envies de vomir.

A Lanzo, où j'étais en ce moment, je me mis à interroger divers individus; j'ai averti plusieurs enfants, et j'ai reconnu que ce songe ne m'avait pas

trompé. C'est donc une grâce que le bon Dieu m'a accordée pour me faire connaître l'état d'âme de chacun; mais là-dessus je ne dirai rien en public.

Que penser de ce songe? Don Bosco dont le caractère calme et réfléchi ne se laissait pas facilement entraîner par son imagination, a assuré que ce songe *ne l'avait pas trompé*. Du reste, dans cette apparition, il y a eu *quatre prédictions* que les événements subséquents ont confirmées; et c'est là une preuve que l'apparition était absolument véridique.

La première de ces prédictions est la plus importante. En 1877, d'après le songe, le Vén. Don Bosco devait perdre *six plus deux* de ses élèves les plus affectionnés. Or la prédiction se vérifia de tous points. Il résulte des registres de la Maison qu'en 1877 il mourut *six* élèves et *deux* abbés. L'un de ces abbés mourut dans sa famille le 31 Déc. 1877, mais les années 1876 et 1877, il les avait passées à l'Oratoire. Cette précision n'a-t-elle pas quelque chose d'extraordinaire?

La seconde prédiction annonçait qu'en l'année 1877 il se lèverait pour la Société Salésienne une aurore si splendide, qu'elle brillerait aux quatre extrémités du monde. Et de fait quelle gloire plus éclatante que le *Bulletin Salésien* créé au second semestre de 1877? Avant la guerre actuelle il paraissait chaque mois en 9 langues différentes, avec un tirage total de 300.000 exemplaires, pour aller porter aux quatre extrémités du monde l'esprit de Don Bosco et susciter partout de généreux apôtres et d'infatigables artisans de bonnes œuvres.

La troisième prophétie est relative au pape Pie IX: elle disait qu'il n'avait plus que peu de luttes à soutenir, puisque *bientôt* il serait enlevé de son siège. Or le pieux vieillard du Vatican mourut le 9 Février 1879, 14 mois à peine après ce songe.

La dernière prédiction est pour Don Bosco lui-même: « *Oh! si tu savais combien de difficultés tu as encore à surmonter* ». Don Bosco vécut encore onze ans et deux mois; et dans ce court espace de temps, on ne saurait dire les luttes, les fatigues, les sacrifices qu'il eut à endurer.

Tous ceux qui croient aux rapports immédiats qui dans le présent état de choses peuvent avoir lieu entre l'ordre naturel et le surnaturel, et qui dans le songe de Don Bosco reconnaissent tous les caractères d'une apparition vraie et authentique, entièrement digne de foi, ceux-là sentiront s'affermir en eux la vénération qu'ils professent pour Dominique Savio.

Ils chanteront un hymne de louanges à ce Serviteur de Dieu que son maître a vu s'avancer à la tête de la sainte phalange de ses jeunes camarades couronnés au Paradis.

Des champs de bataille.

Plusieurs de nos lecteurs nous ont dit la satisfaction avec laquelle ils ont rencontré dans le *Bulletin* quelques relations de soldats sortis de nos Patronages ou anciens élèves des Instituts que les Salésiens ont eu en France.

Nous donnons aujourd'hui encore de nouveaux extraits de deux organes mensuels, auxquels nous avons fait déjà de larges emprunts:

Baptême de feu. — Jusqu'au front, c'est-à-dire aux tranchées, rien de saillant. Un voyage en chemin de fer, en deuxième et en première, en compagnie de nos aspirants. Mais au front, je me demande par quel miracle je suis sorti de la fournaise sans aucune égratignure. Il est vrai que je n'ai sauvé que ma personne et les habits que j'avais sur le dos: toute le reste, sac, fusil, musette, bidon... broyé, pulvérisé, par les marmites.

Nous avons eu un baptême de feu soigné: les anciens me disaient qu'ils n'avaient jamais assisté à pareille fête. Dès notre arrivée dans les tranchées de troisième ligne, nous avons fait connaissance avec les marmites, mais ce n'était qu'une pilule, un apéritif, le lendemain nous étions, les uns en première ligne, les autres en deuxième ligne.

Alors ce fut une grêle d'obus qui nous tombèrent dessus, pendant 6 heures au moins. C'était infernal, à devenir fou, à se sauver n'importe où, et pourtant pas un seul ne broncha. Nous avions à quatre commencé une partie de manille, nous l'achevâmes sous une pluie d'éclats d'obus, puis nous attendîmes la fin de l'ouragan de feu, de fer et de fonte. On ne peut se faire une idée d'une canonnade semblable, il faut l'avoir subie. Rester 6 heures consécutives assis ou accroupis dans la tranchée, en attendant la marmite qui va vous pulvériser, voilà notre situation! Et, chose incroyable, personne n'en paraissait ému: il y en avait, parmi nos poilus, qui écrivaient à leur famille aussi tranquillement que s'ils avaient été à l'arrière. Pour moi, sans avoir peur, je récitais mon chapelet, je dormais de temps en temps, car les marmites tombant tout autour de nous par groupe de huit, me réveillaient continuellement; puis je donnai l'absolution à tout le monde. Alors, m'en remettant au bon Dieu et à la Ste Vierge du soin de ma vie, j'allais m'asseoir en plein air. C'est là qu'une marmite me trouva. Elle me délogea rapidement. Je me relevai couvert de terre, à moitié asphyxié et aveuglé. Je trouvais la plaisanterie de mauvais goût et je promis aux âmes du purgatoire quelques messes si elles me tiraient de ce mauvais pas. J'allais m'asseoir un peu plus loin. J'étais à peine installé qu'une deuxième marmite m'arrive en vitesse sur la tête; tout volait en l'air, des tonnerres de terre, des madriers et avec cela, une fumée noire qui faisait la nuit autour de nous; je me dégage de tout ce que j'avais sur le dos; je me tâte, rien de cassé, aucune douleur... ça va bien. Autour de moi, les poilus rigolent, ils trouvent le ballet intéressant. Flouc! Flouc! Flouc! trois marmites encore qui nous arrosent.



Un pauvre diable est enterré jusqu'au cou; à quatre nous arrivons à le sauver cependant que par dessus nos têtes, à droite, à gauche, partout les marmites tombent. Vers 7 heures, le feu s'arrête. Nos tranchées en avaient pris pour leur grade, mais les poilus qui les occupaient n'avaient éprouvé que des émotions. J'en avais éprouvé, pour ma part, quelques unes qui me resteront dans le souvenir.

A. Hamel.

(Chronique du Patronage S. Pierre de Ménilmontant).

Extrait d'un compte rendu.

Laissons maintenant parler notre cher blessé du 28 Novembre:

Nous venions de passer plusieurs jours dans les tranchées et nous venions de faire 5 kilomètres en arrière des premières lignes pour nous reposer. Je me rendis à l'Eglise pour prier.

Nous nous couchâmes dans une écurie, bien entendu tout habillés, avec le sac comme oreiller. Ma compagnie est désignée le matin pour aller à l'assaut d'une tranchée, je pris le commandement de mon escouade, car le sergent manquait. En avant! En avant! m'écriai-je; tous me suivirent.

Mais à ce moment, je reçus un éclat d'obus au pied qui me paralysa sur place. J'essayai aussitôt de me trainer, je ne pus faire un mouvement, ni en avant, ni en arrière. Il m'était impossible de me sauver, je devais donc mourir sur place. Comme j'étais tombé sur le dos, la tête au Ciel, e le regardais. Je récitai à haute voix l'acte de contrition, puis le Souvenez-vous et je m'écriai: « Ste Vierge Marie, ayez pitié de votre enfant. Et Vous mon Dieu, prenez-moi dans votre Paradis. Vous savez si je vous ai aimé! Pour vous j'ai essayé de faire du bien, auprès de mes camarades du Patronage. »

Cette prière m'avait fortifié et consolé, je souffrais, mais ma souffrance était allégée, pourtant je songeais à ce que j'allais devenir. A ce moment, j'entendis un faible souffle, un zouave me demanda qui est là et sur ma réponse, il me dit: je suis venu chercher mon frère, mais je vais te porter, je reviendrai ensuite le chercher.

Je compris que la Ste-Vierge s'était contentée du sacrifice de ma vie et qu'elle m'envoyait chercher, par un camarade pour me guérir, afin que je puisse travailler encore sur la terre. Je fus déposé dans le coin d'une tranchée, je restai ainsi une journée et demie, je voyais tout mon sang couler comme une rivière sans pouvoir rien y faire et lorsque l'on me ramassa je m'évanouis.

Un peu plus tard il nous écrivait: je reste hors mon lit toute la journée, je communique chaque jour, je lis, je prie, je méditte afin d'avoir les grâces nécessaires pour me dévouer en entier après ma guérison.

Je vous charge de donner mes meilleures caresses à nos petits et grands du Patronage.

Un des nôtres, un brave qui a fait son devoir, jusqu'à épuisement de ses forces veut encore dire,

qu'il a été sauvé grâce à nos prières, à la protection de la Sainte Vierge. Blessé au bras, il continue à se battre. Une nouvelle balle l'atteint à l'épaule, il est obligé de se replier. Il devra franchir une rivière à la nage sous les balles de l'ennemi, mais quand même il sera sauvé car il a crié à Marie.

« Je suis votre enfant sauvez moi ».

Merci, nous disait notre fusilier marin Blasdo lors de son séjour parini nous, merci de la croix que vous m'avez remise, combien de fois la pressant sur mes lèvres, elle m'a fortifié, elle m'a consolé, me donnant le courage et l'énergie nécessaire pour aller au combat sans défaillance.

(L'Echo, Organe du Patronage Ste Croix. Alger.)

Grâces et Faveurs

Declaration. — Conformément à la décision du Pape Urbain VIII nous déclarons que toutes les grâces ou faits rapportés dans le *Bulletin Salésien*, n'ont qu'une autorité purement humaine, et que nous les soumettons sans réserve au jugement du Saint Siège.

Je vous prie d'accepter ci inclus 5 fr. pour l'œuvre de la Vierge Auxiliatrice, les ayant promis en retour d'une amélioration de ma santé.

Rouen, 9 Décembre 1915.

L. H.

Mme Vve L. en reconnaissance d'une grâce obtenue offre à N. D. Auxiliatrice pour le monument à Don Bosco la somme de 15 fr. et se recommande elle et son fils à l'armée aux prières des Salésiens.

Montpellier, 15 Déc. 1915.

Un de mes parents désirait avoir un emploi. pour qu'il l'obtienne je me suis adressée à N. D. Auxiliatrice. La place désirée ayant été obtenue; je m'empresse de m'acquitter de ma dette.

Turin, Déc. 1915.

P. E. L.

Action de grâces pour un commencement de guérison de ma fille. Dès que j'ai eu promis 5 fr. à N. D. Auxiliatrice pour les orphelins de Don Bosco, le mieux a commencé, et j'ai confiance en l'entière guérison. Priez aussi pour mes deux fils soldats et bien exposés.

Lapan, 3 Déc. 1915.

J. M.

..... Vous savez qu'entr'autres grâces je demandais la conservation de mes yeux qui étaient très mauvais. L'un est presque perdu; mais subitement l'autre est devenu très bon; j'en suis reconnaissante à la Bonne Mère du Ciel et à Don Bosco.

Je vous envoie un mandat de 30 francs.

Villefranche, 21 Décembre 1915.

M. G.

J'avais demandé 4 grâces à N. D. Auxiliatrice promettant pour chacune une journée de pain à votre Oratoire. L'une de ces grâces a été parfaitement bien accordée et je suis contente de tenir ma promesse.

Bourg Argental, 6 Janvier 1916.

E. S.

J'ai obtenu une grâce de la Ste Vierge invoquée sous le titre de N. D. Auxiliatrice. J'avais promis 20 fr. pour les œuvres Salésiennes si j'étais exaucée; je vous les envoie; je recommande à vos prières mon fils soldat.

Vve. G.

J'avais promis à N. D. Auxiliatrice la somme de 20 fr et l'insertion de la grâce dans le *Bulletin*. Devant l'évidente intervention de la Ste. Vierge, je viens accomplir ma promesse.

.E.R.

Mme S. P. à Caen demandait depuis bien des années déjà des prières pour une conversion. Elle est heureuse de dire que le bon Dieu a enfin accordé cette grâce. La conversion est complète et servira à la gloire de Dieu, à cause de la situation occupée par le converti.

Janvier 1916.

Machezal — Reconnaissance à N. D. Auxiliatrice pour une guérison, ci joint 20 fr. J. M.

Sallèles — A. C. Mandat poste de 40 fr. pour l'œuvre selon promesse faite à N. D. Auxiliatrice.

Férolles — J. M. Actions de grâces à la T. Ste Vierge invoquée sous le titre de Secours des Chrétiens. Offrande de 10 francs.

Auise — Perron Victoire envoie 11 fr. pour le Sanctuaire de N. D. Auxiliatrice en retour de plusieurs grâces Elle envoie 2 fr. pour les œuvres de Don Bosco pour d'autres faveurs.

Isère. — Mme de M. N. envoie une offrande de 50 francs pour remercier d'une guérison obtenue.

Sembrancher — J. L. envoie 10 fr. pour 2 Messes d'actions de grâces en l'honneur de N. D. Auxiliatrice.

Doué — E. G. envoie 10 fr. pour une messe en reconnaissance à N. D. Auxiliatrice.

Chatillon — L. P. envoie 5 fr. en reconnaissance à Marie Auxiliatrice pour une grâce reçue.

St. Brice — M. H. envoie 20 fr. pour remercier N. D. Auxiliatrice de deux grâces obtenues.

Paris — S. de S. L. envoie 5 fr. en reconnaissance à N. D. Auxiliatrice qui l'a secourue dans ses nombreux soucis de mère de famille.

Aigueperse — J. D. envoie 3 fr. en reconnaissance à N. D. Auxiliatrice d'une guérison obtenue.

Charvensod — 10 fr. don d'une mère en actions de grâces pour la guérison de son enfant. J. M.

N. N. — Une maman qui aime bien la Ste Vierge envoie 5 fr. en action de grâces à N. D. Auxiliatrice.

Ston — C. A. a envoyé 7 fr. pour l'œuvre, en demandant qu'on remercie en son nom N. D. Auxiliatrice qui l'a exaucée.

Paris — M. T. envoie 2,50 en actions de grâces pour une faveur reçue.

Paris — Vve Ch. G. envoie 20 francs en reconnaissance d'une grâce obtenue.

Ayas — N. N. fait envoyer 10 fr. en reconnaissance d'une grâce.

Ivrée — P. B. envoie 5 fr. pour le sanctuaire N. D. Auxiliatrice en reconnaissance d'une faveur.

N. B. — *La plupart de ceux qui nous écrivent demandent en même temps des prières pour les membres de leur famille qui défendent la cause de la France.*

COOPÉRATEURS DÉFUNTS.

CAMBRAI: Frère Mathieu, convers de l'Ordre des Cisterciens, *Cambrai*.

NICE: M. l'abbé Ange Glaume, *Scios*.

NAXOS: Rde Sr. de l'Immaculée Conception religieuse Ursuline, *Naxos*.

SUSE: Rde Sr. Ste Julie, religieuse Ursuline, *Almese*.

PIGNEROL: Sr. Véronique Emiliani. Chartreuse, *Motta Grossa*.

France.



BAYEUX: Mme Legrand, *Caen*.

BLOIS: M. André Macé, *Vendôme*.

BORDEAUX: Mme Martial Bougès, *Pondaurat*.

CLERMONT-FERRAND: Mme Vve Jeanne Rodd, *Thiers*.

FRÉJUS: Mme Vve Crémone, *Cuers*.

LILLE: Mlle Capitaine Léon Keller, mort devant l'ennemi.

— M. Charles Chesnelong, mort devant l'ennemi.

MOULINS: Mme Amélie Dequeire, *Montluçon*.

NANTES: M. Jeuniard du Dot, *Nantes*.

ORAN: M. Alphonse Pasquier, mort devant l'ennemi, en *Serbie*.

PARIS: M. André Macé, *Paris*.

— M. Camille Morel Deville, *Paris*.

TOULOUSE: Mme Vve Micoud, *Grenade*.

VALENCE: M. Michel Séguret, *Aoste*.

VANNES: Mlle Jeanne Marie Faiguo, *Auray*.

Autres pays.



ANGLETERRE: M. Picard (de Liège), *Londres*.

BELGIQUE: M. Emile Picard avocat, *Liège*.

ITALIE: M. Joseph Pernet, *Arnaz-(Aoste)*.

— Mlle Geneviève Besenval, *Chambave(Aoste)*

— M. Frézet à *Riva (Pignerol)*.

SUISSE: Mme Rosalie Couchepin, *Martigny*.

Avec permission de l'Autorité Ecclésiastique.

Gérant: JOSEPH GAMBINO

Imprimerie S. A. I. de la Bonne Presse

Turin - Cours Regina Margherita, N. 176

THEOLOGIA MORALIS ET DOGMATICA.

BONACINA ALOYSIUS Sacerdos

Theologiae moralis universae manuale. Editio tertia aucta et recognita
(1908) Libellae 3 50
A missionis pretio solutum » 4 —

MORINO JOANNES Sacerdos

Enchiridion Theologiae moralis ad mentem S. Alphonsi M. de Ligorio
episcop. et doct. addita constitutione « Apostolicae fidei ».
Editio novissima Libellae 3 50
A missionis pretio solutum » 4 —

MUNERATI DANTIS Sacerdos

Theologiae Sacramentariae elementa.
1) *De Sacramentis in genere, de Baptismo et de Confirmatione.* Libellae 0 40
A missionis pretio solutum » 0 50
2) *De Eucharistia* » 0 40
A missionis pretio solutum » 0 50
3) *De Poenitentia* » 0 60
A missionis pretio solutum » 0 70
4) *De Extrema Unctione, de Ordine et de Matrimonio* . . . » 0 70
A missionis pretio solutum » 0 80
Elementa theologiae sacramentariae dogmatico canonico-moralis . . » 3 —
A missionis pretio solutum » 3 50
De jure Missionariorum » 0 90
A missionis pretio solutum » 1 —
Addenda et mutanda in tractatu de Matrimonio » 0 30
A missionis pretio solutum » 0 40

PISCETTA ALOYSIUS Sacerdos

De jejunii et abstinentiae lege juxta decretum 5 septembris 1906.
Decretum cum commentario Libellae 0 10
A missionis pretio solutum » 0 15

Theologiae moralis elementa.

Vol. 1^{um} De actibus humanis, de conscientia, de legibus, de peccatis et de censuris » 2 50
A missionis pretio solutum » 2 75
Vol. 2^{um} De virtutibus theologis et de virtute religionis, de prudentia, temperantia ac fortitudine » 2 50
A missionis pretio solutum » 2 75
Vol. 3^{um} De justitia et jure, de iniuriis et de restitutione, de contractibus, de obligationibus peculiaribus » 2 50
A missionis pretio solutum » 2 75

Η ΤΟΥ ΧΡΙΣΤΟΥ ΜΙΜΗΣΙΣ.

IMITATION DE JÉSUS-CHRIST

Grec-Latin.

3^{ème} édition suivie de quelques prières plus usuelles traduites en grec.

Si un livre mérita jamais les honneurs d'une traduction, c'est bien le plus beau qui soit sorti de la main des hommes, « le plus sublime dans son aimable simplicité et, peut-être, le plus salulaire dans son action sur les âmes. En conséquence, afin de répondre au désir que l'on nous avait exprimé, comme aussi pour aider au progrès et à la vulgarisation des études sérieuses, si nécessaire à la jeunesse chrétienne de nos jours surtout, la Librairie Salésienne de Turin publiait en 1889 l'*Imitation de Jésus-Christ en grec* du célèbre P. Georges Mayr, de la Compagnie de Jésus, traduction classique, qui a l'avantage inestimable de conserver toute la simplicité, la grâce et l'onction de l'original, mais ne se trouve plus dans le commerce. Cette réimpression, accueillie avec faveur, nous amenait en peu d'années à une seconde, puis à une 3^{ème} édition.

Nous croyons être vraiment utiles à l'enseignement et aux esprits cultivés en leur rappelant ici que la Librairie de la *Bonne Presse* à Turin en a encore un certain nombre d'exemplaires à leur disposition. L'exécution typographique est digne de l'œuvre qui forme un charmant petit volume in-32 de XXVII-480 pages avec encadrements rouges, relié en peau.

Prix: fr. 2,50 — France et Union Postale, franco **fr. 2,80.**

Pour mieux compléter cette annonce, nous reproduisons le prospectus envoyé par la Librairie Salésienne aux Sociétés Savantes, aux Bibliothécaires, etc. etc, lors de la première réimpression de cet ouvrage:

ΠΕΡΙ ΤΗΣ ΤΟΥ ΧΡΙΣΤΟΥ ΜΙΜΗΣΕΩΣ.

HUMANISSIMIS ACADEMIARUM ET BIBLIOTHECARUM PRAEFECTIS

EDITOR SALESIANUS.

Non defuere qualibet aetate docti et praestantis ingenii viri, qui litterarum et humanitatis gloriae studentes, omnem operam et industriam collocarent in praestantissimis veteris sapientiae monumentis servandis, omnibus viribus adlaborantes, ne temporis injuria interciderent. Haec una ratione aetatem tulerunt tot praestantissimorum scriptorum volumina, quae, nisi cura et industria doctorum fuisset, jam dudum in oblivione delitescerent.

Verum in his operibus de quorum praestantia omnes consentiunt, quaeque pati occidere dedecus esset, et illud est recensendum quod inscribitur: *Graeca Christi Imitationis Interpretatio*, quae in lucem primum prodixit Augustae Vindelicorum, anno MDCXV, studio et opera P. Georgii Mayr S. J.

Cuius quidem Graecae Interpretationis, quamvis plures et diversis locis editiones emissae fuerint, quum hac nostra aetate vix unum aut alterum exemplar reperias, Salesianorum Societas, doctorum votis occurrens, provinciam ab aliis desertam occupavit, et Graecam Georgii Mayr Interpretationem suis typis et sumptibus nuperrime Augustae Taurinorum excundendam curavit.

En igitur praestans opella quae diligenter excusa et accusate emendata, se praeterea commendat tum chartae nitore et formam elegantia, tum ipsa voluminis forma, qua commodior lectoribus et libri usus existit.

Excipe volens, hanc editionem quae aureae opellae servandae causa suscepta, aliquid honoris graecis litteris et humanitati fortasse est adlatura.

Venit in aedibus Asceterii Salesiani, in vico Cottolengo, n. 32.

Augustae Taurinorum, idibus Aug. an. MDCCCLXXXIX.